

# PATRICIA FARAZZI UN ANIMAL D'EXPÉRIENCE

*Oui, nous aussi, les hybrides, les boiteux, les rebuts, nous sommes le vivant. Nous sommes la splendeur de la vie. Sans nous, il ne resterait que le monde factice, artificiel, que les humains bâtissent au culte de la peur.*

Éditions de l'éclat / éclats

« éclats »

**J**oséphine, cantatrice du peuple des souris, est sans doute la figure la plus énigmatique et extraordinaire du bestiaire de Franz Kafka. La parabole de son chant imperceptible dirait-elle à sa manière la souffrance infinie de l'animal soumis à son tour à l'inquiétante métamorphose des expériences de l'homme?

Depuis *L'esquive* (1985) jusqu'à *Un crime parfait* (2015), Patricia Farazzi a écrit, présenté et traduit de nombreux ouvrages aux Éditions de l'éclat, qu'elle a contribué à fonder.

« éclats »

Ceci est un Lyber

*(<http://www.lyber-eclat.net/lyber/lybertxt/html>)*

*déposé sur le site des éditions de l'éclat*

*alors que la population*

*est confinée chez elle.*

*le livre est vendu 9 €*

*et est disponible dans « les meilleures librairies »*

*selon la formule consacrée*

DU MÊME AUTEUR

*Stella Memoria*, Pierre Bordas & fils, 1985

*L'esquive*, L'éclat, 1985

*Le voyage d'Héraclite*, L'éclat, 1986

*La porte peinte*, L'éclat, 1988

*L'ombre fermée*, L'éclat, 1991

*La vie obscure*, L'éclat, 1999

*L'archipel vertical*, L'éclat, 2007

*D'un noir illimité*, L'éclat, 2013

*Un crime parfait*, L'éclat, 2015

patricia farazzi

un animal d'expérience

éditions de l'éclat

© Éditions de l'éclat, Paris, 2018

WWW. LYBER-ECLAT. NET

Il est parfaitement concevable que la splendeur de la vie se tienne prête à côté de chaque être et toujours dans sa plénitude, mais qu'elle soit voilée, enfouie dans les profondeurs, invisible, lointaine. Elle est pourtant là, ni hostile, ni malveillante, ni sourde, qu'on l'invoque par le mot juste, par son nom juste, et elle vient. C'est là, l'essence de la magie, qui ne crée pas, mais invoque.

FRANZ KAFKA

Le scientifique moderne se cache dans un trou (que personne n'a vu auparavant) et creuse: il appelle ça la connaissance pour la connaissance.

GIORGIO COLLI





[n.d.a.]

Ce que tu vas lire n'a nullement l'intention de se substituer aux textes savants qui révèlent la souffrance animale et défendent, d'un point de vue humain, la cause des animaux.

*Un animal d'expérience* est une parabole. Elle ne prétend pas rendre compte d'une réalité objective. Elle ne démontre pas, elle évoque. Si Kafka est convoqué, c'est que lui seul a expérimenté, dans sa vie et dans sa chair, ce que la métamorphose d'un humain en animal suscite de tracasseries et de conflits avec ses proches. Il ne s'est pas seulement métamorphosé en scarabée, mais il a, au long de sa courte existence, été accueilli dans l'univers de toutes sortes d'animaux réels ou imaginaires, dont il a raconté des épisodes de vie et qui lui ont confirmé sa propre incapacité à vivre dans le monde des humains.

Conscient, jusqu'à la plus grande douleur, du caractère expérimental de son œuvre, il faisait partie de la lignée de ceux dont les écrits ne sont pas seulement « nouveaux », mais uniques. Et chez Kafka, cette unicité se charge d'un poids terrible. Il prend toute l'ironie à son compte. Chaque

ombre profilée sur la page, il la suit jusqu'à l'épuisement. C'est à une exégèse du silence qu'il se livre de toute son énergie. Comme s'il puisait à même le vide les savantes interprétations que les sages creusent dans le texte, pour en extraire les ombres de son bestiaire.

Les alchimistes avaient fait leur temps à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, la chimie prenait possession de l'espace. Et l'humain nouveau, fruit de la lumière et de la rationalité, allait l'occuper tout entier. Tout lui était dû, y compris la Guerre totale, premier cadeau de la science à l'une des occupations favorites de l'humanité. Secondée par son double grotesque : l'argent. Dans la ville des alchimistes et sous le toit de la synagogue où dormait encore le rêve du Golem, Kafka aurait pu continuer l'œuvre inachevée du romantisme et des légendes. Mais il a vu la science et sa domination se propager comme autant d'immenses taches bientôt indélébiles. Dans cette omnipotence scientifique, il est soudain devenu possible de sacrifier les animaux, non plus sur l'autel du divin, mais dans des laboratoires, après d'horribles souffrances et au nom de l'Humain. Avec une majuscule, s'il vous plaît. Ce qu'il a vu aussi par extension logique, ce sont les inextricables et imprévues implications de cette toute-puissance sur la condition humaine.

Aussi y a-t-il dans ce livre que tu vas lire, un écho modeste au bestiaire de Kafka. Un Kafka se

mettant au niveau de sa dernière invention, si j'ose appeler ainsi un personnage aussi extraordinaire que Joséphine, cantatrice du peuple des souris et souris elle-même. *Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris* fut son dernier récit. Rendu muet déjà par la maladie qui rongait sa trachée, il n'écrivit bientôt plus que des feuillets de conversation. Joséphine est une énigme. Et je me garderai bien de chercher à la dévoiler. Non, c'est à son ultime récital que je te convie. Et à une parabole sur les animaux.

Voilà, il ne me reste plus qu'à t'inviter à entrer dans le Terrain, sous un ciel nocturne, dans un noir et blanc perpétuel seulement ponctué par la robe de satin rouge de la cantatrice...



— Joséphine? je dois te poser une question maintenant. Suis-je déjà mort?

— Ou bien tu t'es égaré dans un récit nocturne.

— N'y a-t-il pas de récit dans le jour?

— Dans la clarté de l'air, nous sommes invisibles. Nos petites âmes infidèles ne s'impriment que sur la nuit.

— Infidèles?

— Infidèles oui, infidèles au jour, qui nous contraint, nous dénature.

— Bien, je me tairai maintenant...

— ...

— En tombant hors de la nature, ai-je été dénaturé?

— Une petite âme infidèle imprimée sur la nuit. Dois-je le répéter encore?

Un récit nocturne, as-tu dit? J'ai peur d'y faire assez mauvais effet. Je n'ai jamais été doué pour les relations humaines. J'avais mon

bestiaire il est vrai, et tu en faisais partie, Joséphine. Où donc t'avais-je rencontrée la première fois ? Dans quelle petite cage de ma petite âme infidèle ? Je ne t'ai jamais vue qu'en robe de soie rouge, un rouge très décent et bien éloigné des capes de sang et des lèvres humides. Un rouge très simple de coquelicot qui, sur toi, devenait sublime et par je ne sais quel miracle, te mettait à l'abri des chats. Comme tu as grandi Joséphine, je suis impressionné par un tel changement. Comme tu as pris de l'assurance. J'ai immédiatement compris qu'il ne pouvait en être autrement. Il le fallait. Il fallait que tu grandisses puisque tu es seule et que désormais, tu es toi, Joséphine, le peuple des souris et moi par-dessus le marché.

J'oubliais ton chant, ce qui est impardonnable.

La dernière fois que je t'ai croisée, tu parcourais les souterrains, une lampe sur l'oreille et tu annonçais la fin des choses. Je pourrais dire le monde, mais ça m'entraînerait trop loin. Le risque est trop grand. Entre ce mot et moi, le doute s'est glissé, il n'est d'ailleurs pas impossible que plus une parcelle de monde ne soit fiable. Que nos petites pattes de souris ne parviennent plus à se poser nulle part.

Doutant toujours. Engluées dans la matière du doute. Et quand bien même cela serait avéré, inscrit tel quel dans la chair du temps, crois-tu que nous aurions appris à l'esquiver? J'en doute, Joséphine, et cela me rapporte aux mêmes inlassables préoccupations.

C'est pourquoi nous en resterons aux choses. Le monde, sa forme et tout ce qui s'y rapporte sont si éloignés de nous. Tu en conviendras. Il nous est impossible d'y jeter ne serait-ce qu'un œil. Toutes ces structures ajoutées ces derniers siècles n'ont pas arrangé les choses. Comme si le monde s'éloignait, et pourtant il reste à la même place. Du moins, nous l'espérons.

Pour moi, c'est bien pire encore, il ne me reste qu'un minuscule champ de vision, une toute petite parcelle et encore, peut-être a-t-elle été seulement imprimée sur ma rétine. Et quand cela serait, ce ne serait pas encore le pire. Un champ de vision, qu'est-ce que c'est après tout? Quelle importance à côté ce qui se trouve à l'intérieur? À l'abri du doute. Comme un balcon avec vue sur les entrailles. Des champs de vision à perte de vue. Tout le résidu de la vie. Que je n'ai pu déposer nulle part après ma mort.

Car je suis mort comme tu as vécu Joséphine, sans voix. Non, je ne veux pas dire que tu n'es pas la cantatrice la plus exceptionnelle que j'ai entendue. Non. Puisque l'exception que tu représentes, et je pèse mes mots, consiste justement dans ce filet inaudible, seulement perceptible dans l'obéissance aveugle. On n'entend pas ton chant, on s'y soumet aussi aveuglément que sourdement.

Sais-tu que je n'ai eu que deux joies dans ma vie ? toi et le cinématographe. C'est bien assez et c'est plus que celui qui n'en a jamais eu. Je t'ai nommée Joséphine et je t'ai affublée d'une robe rouge. J'ai eu tort. Il suffit de te regarder maintenant, de contempler ce que tu es devenue, pour comprendre que tu n'es pas une souris. J'aurais dû m'en rendre compte à l'époque, que tu étais sans nom, sans sexe, sans visage. J'étais jeune. D'ailleurs je n'ai jamais été vieux à moins que je l'aie toujours été. Né vieux, grandi vieux, mort jeune. Et toi ? sans âge. Désimprégnée de temps. Enroulée dans un noir et blanc. Qu'il était beau ce temps sans couleur, sans profondeur. Tu te souviens ? Il n'y avait dans toute la contrée que le rouge de ta robe étalée sur la neige blanche et saturée d'arbres noirs et de



corbeaux. Un train au loin comme une flèche grise. Anthracite et charbon. Les couleurs de ma vie. Et ta robe comme une cape rouge, s'étirant sur nous, le petit peuple, nous protégeant des chats, des rats, des humains. Car si j'ai pu te rencontrer – que dis-je rencontrer, te découvrir, te raconter, te percer à nuit –, c'est que ton peuple est le mien. Sinon, comment aurais-je pu me glisser dans les parois, entre les murs, sous les planchers ?

Le parcours de ma vie a été si simple qu'on aurait pu tirer une ficelle entre mes portes. Celles que je poussais chaque jour, chaque soir. Une porte pour le sommeil, une pour le travail, puis les lieux vagues, ceux où l'on vit enfin. Ceux où l'imprévu s'agite enfin. Dans le meilleur des cas. Pour moi, tous ces endroits tenaient dans le creux d'un quartier et, souvent, c'est dans le cuir intérieur que le théâtre se déroulait. Mon cuir intérieur, mon parchemin d'histoire écrite sur une peau d'humain. De la naissance au retour. Car c'est un fait, je suis de retour. Pas sur terre. Qu'est-ce que la terre ? Des multitudes de grains. Des multitudes de souffrances. Le bonheur, je ne l'ai jamais cherché. Pas le mien du moins. Juste la trace de celui

des autres. Oui. Ça oui. J'en ai fait quelques inventaires. Ils ne m'ont pas convaincu. Le bonheur que je voyais sous la lame de mon microscope était le jumeau du malheur. Il y était toujours question de temps. Une heure après l'autre et l'ingrédient à y ajouter. Beaucoup n'y ajoutaient que le produit acheté aux magasins généraux. Un bonheur tout prêt, se décousant peu à peu pour parvenir à la plus grande solitude. Certaines ont voulu m'y entraîner. Je pourrais dire toutes. Oh pas toi, Joséphine. Nous nous sommes tant ressemblé. Mais pour elles, n'étais-je pas un ingrédient parmi d'autres ? Je ne les blâme pas. Le choix a été fait il y a longtemps. Toutes sortes de fariboles s'agitent sous notre nez, nous faisant croire à du changement, à de la diversité. Mais ce qui change nous reste imperceptible. Et ce qui nous est imposé ne change pas.

Ces histoires n'étaient pas gravées en moi. Le bruit des voix y parvenait, mais pas la sève. Pas ce qui aurait pu changer le cours de ma sainte monotonie. La maladie m'a sauvé. Elle m'a fait voir du pays. Appris à suivre la courbe de la lumière. Quel entrain chez le malade que je fus. Je n'étais jamais rassasié

par les jongleries des médecins. Ils jouaient avec moi comme avec un pantin. On me tournait et retournait dans tous les sens, mais jamais dans le bon. On me donnait à boire ceci ou cela. On me privait de ceci pour me gaver de cela. Qu'est-ce que ça changeait? mon amusement était sans limite. Enfin, j'avais franchi le mur, tous les verrous avaient sauté. J'observais à loisir l'autre moi resté du mauvais côté. La proie de toutes les ombres. Il n'y manquait rien. Les voiles se levaient l'un après l'autre. Et, dénudés et à vif, ils tournaient et tournaient les carrousels de la vie. Très vite, il n'y eut plus rien d'autre dans le champ que ce Terrain où je t'ai rencontrée. Entre les baraques de foire, toutes bien alignées et chacune dédiée à un art, tu te détachais, rouge sur les blancs aveuglants et les noirs sans fond. La couleur qui battait dans mes tempes tu l'avais extraite avec des gestes de teinturier. Tu avais tordu mon âme comme un linge, tu en avais extrait les pigments et tu t'en étais habillée. Assise sur une haute chaise, bien trop haute pour ton corps petit et frêle, tes bras posés sur les accoudoirs, trop hauts eux aussi, tes petites pattes pendaient comme deux petites feuilles fanées, si immobile à cet

instant d'avant ton chant que j'ai soudain douté que tu puisses être vraie. Tout ce qui dépassait de ton immense robe écarlate était si blanc, d'un blanc de céruse. Dans tout ce blanc, tes yeux grenat étaient soulignés d'un trait noir, comme si tu avais voulu dire : regardez bien, là. Ce qui est inscrit là. Souligné deux fois. L'œil de Joséphine. Ne plongez pas dans son regard. Observez bien un œil après l'autre. Et dites-leur, à eux, les bateleurs, les flâneurs, à ceux qui ont déjà si souvent regardé un seul des yeux de Joséphine, si chaque œil est semblable à l'autre. Personne, tu le sais mieux que quiconque, n'a pu résoudre cette énigme. Je ne blague pas. Chacun de nous n'a toujours vu couler qu'un seul flot de larmes d'un seul de tes yeux. C'est sûrement ce qui a le plus contribué à ton immense emprise sur tes auditeurs. Cet océan de larmes se déversant d'un œil unique alors que l'autre se rétractait sous ta paupière. Moi, cette énigme je l'ai résolue. J'ai compris qu'il s'agissait simplement de ton regard animal. Un regard blessé et traqué. Que l'imbécile qui trônait sur le seuil de la baraque en vis-à-vis, avec son fusil en bandoulière et ses grosses bottes, n'y était pas pour rien. Monsieur

Grosses-Pattes et Grosse-Galette. Monsieur Tableau-de-Chasse et Chiens-Chauds. Le commandeur, le décideur, le pointilleur. Celui dont la baraque prend la place des autres. L'avons-nous assez moqué, toi et moi. Du moins ce qu'il restait de moi lorsque j'étais face à toi. Ce que les colonnes de feu qui sortaient de ta bouche n'avaient pas réduit en cendre, tordant mon âme comme un volcan minuscule. Incendiant ta robe d'un autre rouge. Destinée, celui-là, à montrer ta colère à Monsieur je prends-toute-la-place, je-tire-à-vue, je-ne-fais-pas-de-quartiers. Tableau-de-Chasse, ainsi était l'intitulé au-dessus de sa cahute. Ce qu'il pensait, s'il pensait, de la souris d'en face, nous n'en sûmes jamais rien. Il ne chassait que le gros gibier. De quoi satisfaire ses grossiers appétits.

Toi, Joséphine, tu étais bien plus que notre cantatrice, la portée de ton chant ne se contentait pas d'embrasser toutes les gammes, toutes les notes, de les fondre ensemble en une symphonie. Cette symphonie devenait universelle sous l'impulsion du silence et c'est en atteignant son point suprême que ta création nous parvenait. À nous. Les animaux.

Tu vas sûrement objecter que je n'étais pas bien défini dans le tableau. Que ma morphologie posait un certain problème et que j'étais du mauvais côté de la création, du côté des bavards, comme vous nous appeliez entre vous. « Vous savez ceux qui nous ont donné nos noms » – vous disiez – « et après, pas de raison de s'arrêter en si bon chemin, ils ont tout affublé de mots, pendant qu'ils y étaient. »

Mais ma morphologie, parlons-en, ou admettons ensemble qu'il n'y a pas grand-chose à en dire, rien à voir avec celle de Monsieur Grosses-Pattes d'en face. Je ne suis, face à mes semblables, qu'une sorte de souris géante. Il est évident que ma taille, déjà élevée pour ceux de mon espèce, est un grand nombre de fois supérieure à celle d'une souris. Et quand je dis supérieure, je ne mets là aucun ordre hiérarchique, je tiens à le préciser. Mais si l'on regarde mon visage ou ce qui en tient lieu, ma maigreur et la forme de mes oreilles, hein, regarde bien, tu es étonnée de la ressemblance, avoue-le. Ce n'est quand même pas un hasard. Avoue-le. Et ce chant, ne suis-je pas le seul à l'entendre parmi les prétendus humains ?

Humain, j'en ai peur, est devenu au fil du temps un mot bien commode, un mot fourre-tout. On prend un mot et on y fourre tout ce qu'on peut: le bien, le mal, le vrai, le faux, tout ce qui traîne. Et humain, depuis le temps que ça traîne et que personne n'est vraiment d'accord pour en donner une juste définition, alors on a fini par y fourrer tout et rien. L'humain a un Dieu, diront-ils, ce n'est pas un misérable souriceau qui va nous l'apprendre. C'est vrai, même l'absence de dieu leur est un dieu, même le doute, même le vide. Le ciel est vide, disent-ils, impliquant qu'il y manque quelque chose, que quelque chose y fut. L'animal non. L'animal est sans dieu. Ça te fait rire? Oui, il y a de quoi rire. N'es-tu pas toi-même prophétesse?

Nous avons des pattes, des poils et de longs museaux, et quand la guerre fait rage nous devenons soudain comestibles. Soudain la peur et la répulsion n'ont plus cours. On ne monte plus sur les tabourets en nous voyant passer au milieu de la cuisine, c'est en rôti que nous finissons. Assaisonnées de poussières.

As-tu remarqué que nous sommes désignées par un mot féminin? Remarque, ça ne

me dérange pas du tout. Je n'imagine pas un monde masculin. Quand j'imagine le monde. Parce que j'ai toujours été partisan du microcosme. Un monde entier comme une grosse meule de fromage c'est trop pour mon petit museau. Et franchement Joséphine, je ne vois pas le tien se propulser comme une vrille, même dans un monde de fromage, alors qu'un tout petit interstice nous suffit, et encore, c'est tout juste si nous ne nous enrhumons pas dans les courants d'air. Donc, nous avons tout ça, poils et petites oreilles, petites pattes et queue minuscule, comestibles en temps de disette, répugnantes ou mignonnettes aux temps de l'abondance.

Mais de dieu, nous n'aurions pas ?

Moi qui suis déjà mort et qui viens à peine de revenir, je pourrais en dire beaucoup là-dessus. Encore plus qu'avant. C'est normal. Hier encore, j'étais dans ce lieu tellement immense que je n'en voyais pas la fin. Je savais bien qu'il fallait trouver une porte si je voulais être à l'heure au rendez-vous que nous nous étions fixé. Quand soudain un escalier gigantesque s'est ouvert sous mes pieds. Un escalier tout à fait remarquable et qui semblait bien trop abrupt pour mes



pattes. La mort m'a rétréci, car il faut compter avec le nombre désormais, la place pourrait manquer, nous sommes beaucoup plus nombreux que les vivants. Et je ne parle que de l'au-delà des animaux où j'ai fini par être admis. Celui des humains, quand j'y ai séjourné, m'a semblé très vaste et très encombré, lui aussi. Mais rien de comparable, Joséphine, nous, nous avons déjà parcouru l'ensemble de quatre ou cinq créations disparues. Le gigantesque volume que cela représente, tu pourrais difficilement l'imaginer. Tous ces mastodontes, ces dinosaures, ces mammouths, et le temps accumulé, ces millions et millions d'années, tout ça ne se stocke pas dans un coffre comme de menus biens terrestres.

Et il n'y aurait pas de dieu des animaux ?

Dans ce cas, qui s'occuperait d'archiver et de conserver les milliards d'animaux disparus, dont aucun, ou presque, ne parle le même langage que les autres, dont les cris ébranlent parfois tout l'au-delà ? Si les animaux avaient construit une tour, Babel ne serait qu'un tout petit modèle à côté, et en imaginant que j'ai dû emprunter ses escaliers pour venir jusqu'à toi, je ne serais jamais arrivé à temps pour

notre rendez-vous. En proie au vertige, asphyxié, prisonnier de dédales sans fin, j'aurais perdu tout espoir de parvenir à mon but. Non, l'escalier qui s'est ouvert pour moi, si j'ai pu le parcourir si vite c'est qu'il m'était réservé, exclusivement, intégralement. Je n'ai eu qu'à me laisser porter jusqu'au sol. C'était un escalier de lettres, tu comprends maintenant qu'il fut conçu spécialement pour moi. Et spécialement pour notre rencontre, puisque toutes les lettres étaient celles de ton nom. Toutes les innombrables combinaisons du nom de Joséphine. Un mécanisme tout à fait remarquable les articulait et j'ai glissé comme en un rêve, de lettre en lettre, recevant sur mon passage le souffle que ma lente chute produisait. Ainsi, m'habituant peu à peu à la respiration, j'ai pu parvenir à destination sans étouffer, moi qui viens d'être privé d'air pendant si longtemps. J'aurais eu tant besoin que l'on me tapote doucement la tête pour la dépoussiérer un peu. Mais dans cet au-delà si peuplé et si immense, je ne vois presque jamais personne. Il est vrai que les mots du négatif et de l'oubli y font la loi. Animé et joyeux sont réservés aux gros animaux, à ceux qui n'ont jamais scellé le moindre pacte avec

l'humain. Souris, rats, singes et chiens, nous avons été regroupés sous le label « animaux d'expérience ». Si cela veut dire que notre expérience est digne de respect ou que nous fûmes l'objet d'expériences chez les humains, c'est ce que je n'ai pas encore réussi à démêler. Tous baissent la tête ou prennent une attitude vague lorsque je pose la question, et m'évitent tout simplement depuis quelque temps.

C'est pourquoi, je viens à toi, aujourd'hui, Joséphine. Toi seule peux m'aider, toi qui depuis la nuit des temps te produis dans ce Terrain enfoui au fin fond de ce désert, toi qui en as vu passer des phénomènes, des zèbres en tous genres, des qui avaient roulé leurs bosses dans tous les coins de la contrée. Qui sommes-nous vraiment Joséphine, qui? Sommes-nous seuls dans toutes les créations le produit d'un tube et d'une cornue? Un précipité chimique au fond d'un bol nous a-t-il conçus? Avons-nous été fabriqués en série? Sommes-nous les hybridations successives d'animaux terrestres et marins? On pourrait le croire aisément à voir comment les humains nous traitent. Comme si nous étions leur propriété.

Ou sommes-nous, comme tu le disais,

de petites âmes nocturnes et infidèles ? Quant à moi, je ne saurais le dire. Si je commence à me torturer les méninges, à essayer de mettre en ordre tous les maigres indices que j'ai réunis au fil du temps, j'ai soudain cette sensation de glisser le long d'une paroi de chair, de tomber à l'intérieur de moi. Devenant mon propre terrier. Si seulement ça s'était produit avant, Joséphine, si seulement ! Ça m'aurait évité bien des heurts. Toi, tu es la cantatrice d'un peuple d'expérience, ton rôle est bien défini ; je suis moi, au sein de ce peuple, une exception. Je n'ai pas dit exceptionnel, je n'ai pas cette prétention. Un mutant, tout simplement, voilà ce que je suis. Tout simplement. Et pourtant, c'est une chose presque impossible à avouer. Déjà à l'époque, la réaction des autres était imprévisible. Rires, colère, mépris, la gamme était vaste. Maintenant, avec les énormes épreuves que j'ai dû surmonter pour être admis dans notre au-delà, tu n'imagines pas le scandale, si tout à coup je me mettais à claironner, au beau milieu des limbes, que je suis un mutant, un transfuge, qu'un jour, du moins en apparence, et encore, et encore, admettons, j'ai été humain. Mal défini, mal fichu, mal dans sa peau. Mais

humain. Avec un langage que, certes, j'étais à peu près le seul à comprendre, mais un langage, humain. Avec un corps dépourvu de fourrure et dépendant d'un odorat peu fiable, sans aucun sens de l'orientation, mais il y a pire.

La question que je me pose depuis quelque temps m'entraîne dans des abîmes de folie. Joséphine, en est-il de même pour toutes les autres, nos sœurs, nos frères aux noms féminins? Toutes des mutants? Tous, un jour, étions des humains? J'ai mené ma petite enquête auprès des Autres. Du moins ceux que je rencontre encore, car, comme je te l'ai dit, depuis que je m'intéresse de plus près à notre histoire, la plupart me fuient. N'est-ce pas le constat que tu as fait toi-même la première fois? Que nous sommes un peuple sans histoire. J'irais même jusqu'à dire que toute l'histoire nous concernant se résume en toi, Joséphine. Dans ton silence qui est un chant. Dans ton sifflement inaudible. De la genèse à ta fin. Car nous mourrons avec toi.

Quand les dernières baraques de ce Terrain de trois sous que tu hantes depuis si longtemps, sans espoir de le voir renaître de

ses cendres – puisque, nous le savons toi et moi, refaire à l'identique n'est pas une renaissance, à peine un lot de consolation – tomberont en poussière, quand ton chant ne trouvera plus l'espace où se propager, que restera-t-il de nous ? Bien peu de chose, un petit rien, pas même une rime. L'ombre de ton chant. C'est tout.

Mais n'avons-nous pas l'éternité devant nous ?

Du moins pour le moment.

Rappelle-toi Joséphine, je passais par ici presque chaque soir, je n'avais pas alors des myriades de lettres à descendre pour parvenir à toi. Et dès mon arrivée, je ne tenais pas en place, il fallait que j'arpente les moindres recoins du Terrain. Ivre de curiosité, j'allais d'une baraque à l'autre comme un somnambule, espérant sans cesse me rencontrer moi-même sous une forme nouvelle. Et dans mes déambulations, je ne passais jamais devant la baraque de verre. Toi-même, tu n'y allais pas chanter. Les rares fois où tu as été invitée hors de ta propre baraque, tu n'es jamais allée là-bas. Tu le sais n'est-ce pas, cet endroit est très compliqué à rejoindre. Bien sûr, le chemin qui y mène va tout droit d'ici à là, bien sûr

aucune embûche n'a été placée sur la route, mais pour une raison mystérieuse le parcourir implique une décision mûrement réfléchie et, jusqu'à une certaine nuit, personne, en tout cas à ma connaissance, ne s'y était aventuré.

C'est alors que je me suis décidé à parcourir les quelques pas qui me séparaient de cet endroit. Comme nous l'avons maintes fois constaté, il diffère de tous les autres. Dans le terrain, toutes les baraques se ressemblent plus ou moins, bien sûr chacun y ajoute sa petite touche personnelle et aucun ne peut rivaliser avec toi. La tache de couleur de ton immense vêtement, les colonnes entre lesquelles il faut passer pour parvenir jusqu'à ton fauteuil, j'oserais presque dire ton trône, cette mise en scène perpétuelle dont tu ne changes qu'un minuscule détail et qui participe du mystère, tout cela est inégalé et certainement inimitable. Pourtant, je suis sûr que tu vois très bien de quoi je parle. Aucune porte n'apparaît sur les parois de ce qui semble une cage. Si une issue a été prévue, elle est invisible et, de la forme à la matière, tout est différent dans cet habitacle. D'ailleurs, personne ne s'y aventure jamais. Toutes celles et

ceux qui se mettent en chemin, finissent par renoncer. Eh bien moi, j'y suis allé, je voulais réparer une injustice, apprendre des lèvres mêmes du goujat qui l'habite les raisons de ta disgrâce en ce lieu. Et si je t'en parle aujourd'hui, précisément en ce jour de notre rendez-vous, c'est que de ce lieu découlent toutes mes angoisses et qu'en ce lieu se trouve peut-être la réponse à mes questions. Sache d'abord qu'il m'a fallu un temps infini pour m'en approcher et que ce fut le tourment principal de ma vie terrestre.

Chaque soir, je quittais mon travail et me dirigeais vers le café d'où j'embarquais pour venir ici. Disons vers onze heures, oui, c'est à peu près à cette heure que je partais. La nuit venue, lorsque ta longue cape rouge glissait sur les canaux de bitume, sur les ponts, sur les pavés, faisant grincer l'asphalte des rues, je me mettais en marche. Ceux qui passaient près de toi, ni ne te voyaient ni n'entendaient ton long cri rauque, le cri réservé à la ville, le cri qui annonçait la nuit et ton chant véritable. Les coudes posés sur le marbre du bistrot, les yeux dans mon verre, je l'entendais, moi. Les conversations continuaient, et les rires, je laissais derrière moi les buées et les fumées, et



les formes vagues m'absorbaient peu à peu. Je retrouvais ce long cheminement, dont j'étais incapable de dire où il commençait ni quelle en était l'issue, mais dont je reconnaissais chaque pas. Toujours vaguement inquiet quant au chemin du retour. Il n'était plus d'heure ni de ponctualité, je troquais ma panoplie humaine contre des chairs nocturnes. Des chairs qu'il fallait pétrir jusqu'au sang et cela au moment même où mes griffes poussaient. Plus le Terrain s'approchait, plus tu apparaissais dans ton immense robe rouge, plus mon corps, remplacé par des matières plus souples, plus aptes à traverser les murailles, se dissipait. Toi, tu étais déjà maquillée de lumière blanche, resplendissante; moi, dans mon parcours par les canaux de l'ombre, je m'étais encharbonné et empoussiéré, la ville m'avait imprimé son manteau de crasse. Entrer dans le Terrain n'a jamais été simple, un Archer en garde la porte. Une porte gigantesque si on la compare à la taille des baraques à l'intérieur. De toutes petites maisonnettes, il est vrai. L'Archer, très grand lui aussi, tient une flèche pointée vers le cœur des visiteurs. C'est qu'on n'entre pas ici sans raison et qu'il ne s'agit

évidemment pas d'une initiation, ni d'un lieu réservé à une élite. C'est même largement le contraire. Ce lieu est populaire et tient à le rester. Mais c'est toute l'ambiguïté de la situation. Que reste-t-il du peuple des souris? Notre nombre décroît chaque jour. Et je ne parle pas des dégâts terribles causés par nos principaux ennemis, par les innombrables pièges, par les matières dangereuses. Non. Nous ne connaissons pas la cause de notre disparition. C'est le mot qui est endommagé. Le mot qui nous désigne s'est comme défait. Comme si on avait soufflé dessus et qu'il se fût effrité. Le peuple des souris: tu peux me dire ce que ça signifie désormais? C'est tout juste s'ils connaissent encore la portée de ton chant. Certains ont oublié jusqu'à ton nom. Avant, nous entrions fièrement dans le Terrain en poussant notre cri le plus joyeux. Maintenant, que reste-t-il de cette joie? Le cri est devenu obligatoire. C'est le prix à payer pour que la porte s'ouvre et que l'Archer ne décoche pas sa flèche. Pousser un cri, tu imagines ce que cela signifiait pour moi? C'était déjà très difficile à l'époque, c'était le plus dur pour mon misérable gosier. Un couinement indistinct sortait à peine de

ma gorge et l'Archer tenait sa flèche pointée sur mon cœur, prêt à la décocher au moindre écart. Je sifflotais quelque chose, les jours meilleurs j'allais jusqu'à pousser un long gémissement et l'Archer me reconnaissant, s'abandonnait à l'indulgence. « C'est toi », disait-il, « je ne t'attendais plus ce soir. Le spectacle a déjà commencé, donne-moi ton manteau, débarrasse-toi, mets-toi à l'aise », et du bout de sa flèche, il actionnait le mécanisme d'entrée. Ma métamorphose avait déjà atteint son point culminant et même si parfois quelques détails manquaient encore, j'étais, au moment de mon entrée, une souris fort acceptable. Qui aurait cru que quelques heures plus tôt, je mesurais quarante fois ma taille ? Personne, Joséphine, et d'ailleurs il n'y avait jamais personne à mon arrivée, seulement l'Archer et l'ombre de ta cape disparaissant entre les colonnes. Une toute petite république de la nuit, sans gouvernement ni police. Avec des lois si faciles à appliquer qu'il eût été absurde de les enfreindre.

Là, dans ce lieu désertique où le vent soufflait si fort qu'il en venait à couvrir ton chant, où rien ne poussait sous un ciel inlassablement gris, je respirais enfin. Mais lorsqu'au bout de

l'allée principale – d'ailleurs y en a-t-il jamais eu d'autres? – j'apercevais la baraque sans porte, mon cœur recommençait à battre trop vite. Un tremblement saisissait mon petit corps et ma fourrure se dressait. Cette forme différente, sphérique, ne possédait aucun socle. Elle était juste posée sur le sable. Une bulle qui, une fois par nuit, se soulevait au-dessus du sol pour quelques instants. Ça, nous l'avons tous vu. Même Monsieur Tableau-de-Chasse, l'incrédule, et il n'en croyait pas ses yeux. « Ça a bougé », qu'il disait, « ça a décollé, vous avez vu? Ça, c'est quelque chose! Tenez! il a recommencé. » Il disait: « il ». Un tel prodige ne pouvait être de notre fait. À nous. Les souris. D'ailleurs en parlant de toi, de nous, il disait: « ça ». L'avons-nous assez imité! nous riions tant que nous tombions emmêlées dans ta cape robe rouge. Je n'ai jamais touché quelqu'un de si près que dans ces séances de rires où je roulais et glissais sur le satin de ta robe, soudain nez à nez avec toi, ma tête enfouie dans ton épaule, secoué par mon hilarité. « Ççaça, va pas faire long feu, ce petit machin, je va en faire des franges de sa robe rouge, ce petit machin de rien, ça a tous les toupets, çççça », et nous fai-

sions siffler les cédilles, en nous tordant et en tapant nos godets sur le zinc. Cependant notre rire se figeait à l'instant où nos regards se portaient sur la bulle, au bout de l'allée. À partir de là, tout devenait inquiétant et d'autant plus qu'au-delà nous ne voyions plus qu'un rien opaque et sans la moindre erreur. Rien que la nuit. Une nuit épaisse comme de la poix, de l'encre, du charbon. Une nuit que nos minuscules yeux, pourtant brillants comme des grenats, ne pouvaient diluer dans rien. C'est de là que nous venons, disaient les Anciens, « la nuit des temps ». Mais ces Anciens avaient disparu il y avait bien longtemps, au point que nous-mêmes doutions de leur existence. Notre histoire ne s'écrit pas, tu le sais. Cette nuit d'encre, aucun de nous n'y avait jamais plongé pour en rapporter les vestiges. Je fus le premier. Le traître. Ça a d'ailleurs failli signer la fin de mes métamorphoses nocturnes et interrompre définitivement ma mutation.

La bulle dans sa transparence semblait tout entière emplie de la matière de nuit, notre matière. Une fois par soir, à l'heure de ta représentation et comme pour t'infliger un

camouflet et te concurrencer, une faible lueur y dansait un instant. Une fois j'ai couru, une fois j'ai rejoint la bulle alors que la lumière venait de s'allumer et j'ai vu. À l'intérieur, quelqu'un, une silhouette, une forme triste à longues oreilles, flottait lentement. Des oreilles dressées, toutes droites, surmontaient une gueule pointue aux yeux avachis ; sur un corps flasque couvert d'un pelage jaunâtre, sec et clairsemé, explosaient des formes lumineuses. Encore des petites images magiques, des illusions, ai-je pensé. Ce qui m'effrayait tant n'est qu'une projection de rien du tout, me suis-je dit. À cet instant, la lumière s'est faite plus intense et la forme a bougé. Elle mettait la gomme, c'était un soir avec spectateur, elle avait détecté une présence. D'un coup elle a tourné la tête et ses yeux ont plongé dans les miens. Nous étions face à face. L'être, là, de l'autre côté du verre, était vivant. J'avais devant moi un être vivant et je n'avais jamais rien vu de tel en ce lieu. J'ai crû d'abord à un humain très petit et déguisé. Un de leurs espions, me suis-je dit, pour me reprendre aussitôt. Dans le Terrain, aucun humain ne peut entrer. Elle, la forme vivante, désigna alors quelque chose au-dessus de

moi, une sorte de cornet acoustique, posé sur le verre de la bulle. Elle me fit signe de m'en saisir en me montrant son oreille, sa très grande oreille. Je finis par comprendre qu'elle me signifiait de placer ce cornet contre ma propre oreille et qu'ainsi je pourrais entendre. L'entendre elle, sans doute. Il était donc question que cette forme vivante, que j'hésitais à appeler animal, s'adresse à moi. C'est ce que je déduisis de tous ses mouvements. Avait-elle des pattes ou des mains? je ne saurais le dire. Mais surtout, quelle langue cette étrange animale pouvait-elle bien parler? et d'abord parlait-elle? peut-être ne s'exprimait-elle que par des cris ou des gémissements. Tout dans son aspect indiquait la plainte. Je l'ai déjà dit, c'était une forme triste ou qui, en tout cas, suggérait la tristesse.

Lorsque j'ai posé le cornet sur mon oreille, la voix qui a doucement résonné dans ma tête parlait avec des mots humains, mais d'une voix vraiment très douce, typiquement animale. Une voix tapissée de poils et de plumes. La forme, quant à elle, ne bougeait pas, ne parlait pas, la voix venait d'une boîte posée devant elle et qu'elle avait ouverte d'un coup de museau. Les yeux à demi fermés, elle

se laissait bercer par les paroles, mais rien n'indiquait qu'elle les comprenait ou qu'après tant de temps passé à les entendre, elle y trouvât encore le moindre intérêt. Plus cette voix s'insinuait dans ma tête et plus je me sentais confus. Je n'étais plus très sûr de sa provenance. Les mots m'étaient familiers comme si je les avais produits moi-même. L'animale racontait une de mes histoires, une de mes nombreuses histoires, de celles que je vois défiler dans mon éternel sommeil. Qu'aurais-je pu devenir dans l'au-delà si ce n'est une forme plus qu'un être ? Composite, happant au passage les débris de peau et de fourrure de tous mes semblables.

Elle avait une manière très particulière de s'exprimer. Aucune de nous ne pourrait se permettre un tel gaspillage de mots et d'images. Elle en glissait partout. Et, avec un grand savoir-faire, elle les implantait dans mon cerveau.

Je me voyais sillonner le Terrain sous toutes nos formes, mais surtout celle qui me met mal à l'aise : la mienne. Celle que la nature m'a donnée avant ma chute. Avant cette chute mémorable, cette chute bénéfique qui m'a tant aidé à en découdre une bonne



fois avec les malentendus. Comme une femme enlève un gant, je me suis décousu. Pas pelé comme un fruit. Non, déshabillé de moi-même. Ma peau bien pliée sur un fauteuil tout semblable au tien, accompagnée de quelques accessoires. Mes cheveux, mon nez, mes oreilles, par exemple. Pour ne citer que ceux-là.

Ces images s'implantaient dans ma tête et je ne suis pas près de les oublier. Elles furent d'ailleurs la source de toutes sortes de drames. N'avais-je pas, en laissant cette voix pénétrer à l'intérieur de moi, commencé à te trahir ? N'est-ce pas à partir de ce jour que ta robe s'est effilochée ? Que tu as pris un certain plaisir à ne plus apparaître ? Ton chant m'entraînait dans un recueillement, dans une solitude toujours plus profonde, le regard de l'animale et cette voix grave ouvraient des possibles. Comme c'était nouveau et comme c'était amusant !

Je compris alors que nous, les animaux, sommes bien plus proches des étoiles que les humains, que nous sommes pétris de leur poussière. Que nous avons conservé en nous la matière des comètes à l'état naissant. À l'état brut. Et depuis très longtemps. Nous

nous sommes contentés du jaillissement. À quoi bon s'aventurer dans des abstractions et des concepts quand on peut toucher l'étincelle ? quand on peut la faire vibrer au fil du temps et de manière très concrète encore. De la manière la plus concrète qui soit.

Avant les humains, longtemps avant eux, nous avons été constitués. De longues, très longues étendues de temps n'ont jamais vu un seul humain.

Par cette voix étrange, ni humaine, ni animale, dans les simples images qu'elle projetait dans ma tête, j'ai connu sans artifice un monde sans mots. Notre monde animal, sans constructions humaines. Sans eux. Ils disent que les animaux ne rient pas ? Avant les humains, tout était rire. Un rire cruel évidemment. Un rire animal. Comment auraient-ils pu le supporter ? Ils n'ont jamais compris le sens du mot cruauté. Il y a du cru dans la cruauté. As-tu déjà vu un animal cuire sa pitance ? Tu vois, tu ris. Cette cruauté crue pleine de rires – sans paroles, surtout sans paroles – des millénaires, nous en avons profité. Jusqu'à l'in vraisemblable sentence. L'abominable condamnation. Personne ne sait exactement ce qu'ils ont fabriqué là-bas,

dans le jardin, les tout premiers, mais qu'ils aient eu raison ou tort d'écouter le serpent, de leur point de vue, ça ne m'intéresse pas. Ils ont tout gâché, on peut l'admettre. Ils ont, ni plus ni moins, mis fin à l'éternité. Au monde sans langage empli de nos chants et de nos cris et de notre cruauté. C'est tout. Toi comme moi, nous connaissons la suite. Nous en avons écrit un tout petit, minuscule morceau ensemble.

Et moi, sous les inflexions de cette voix, caressé par ses innombrables pattes de velours, je volais, debout sur les ailes d'un oiseau de feu. Tu as déjà vu ça, Joséphine, un oiseau d'étincelles jaillissantes? Son chant est saisissant. Un long et saccadé frottement sableux, en écho d'une galaxie à l'autre. Au-dessus, un dais de clarté, si clair que les étoiles elles-mêmes semblent des ombres. Pas de nuit ni de jour sous ce vaste couvercle, posé comme un dôme, percé d'un bout à l'autre par les lueurs noires des soleils inversés, où les innombrables étoiles sombres n'ont d'autre raison d'être que de vomir des bibliothèques, et elles se déversaient sur moi en myriades de livres et ils me caressaient sans me heurter, avant d'achever leur lent acheminement vers le monde.

Quelle fête! la plus folle que j'ai jamais vécue! Dans les successions de lignes, de points, d'intersections, de ponctuations, de diagrammes, imprimés dans l'air, je lisais, mémorisais, triais. Ce que je retenais, ce qui ne retournait pas au néant, se diluait simplement dans l'univers. Les livres animaux n'ont pas besoin de papier, ni de rien qui se puisse saisir. Ils sont en suspension dans l'air et ne sont pas faits de mots, s'y frotter procure la plus agréable des absences. Dans notre temps animal, notre temps infondé, glissant, incalculable, autre chose se faufilait d'encore plus insondable, peuplant les longs passages de sommeil et de digestion. Dans ce cas, et seulement dans ce cas, un livre peut être un nuage de poussières. Nous pouvons augmenter la taille des signes jusqu'à y disparaître. Jusqu'à littéralement nous y noyer, gorgés d'encre inutile. Nous pouvons aussi couper le système d'alimentation des points et des lignes et, simplement, regarder s'éloigner et s'approcher les étoiles, y puiser notre inspiration et nous endormir dans un poudroïement de virgules. Quelle folie et quel luxe! Des rouleaux d'étoiles absorbaient lentement des temps et des espaces infinis. Et, dans un

silence bienfaisant, ils déplaient devant mes yeux, une matière mobile et agréable au toucher. Tu étais là, nous étions encore tous là. Les souris bien sûr, mais tous les autres aussi. Glissant, passant, effleurant mes yeux puis disparaissant à l'autre bout du rouleau.

Un mot m'a éveillé, m'a transpercé. J'ai même cru, un instant, que l'Archer avait sonné mon heure et décoché sa flèche. Voilà la punition, me suis-je dit, elle n'a pas tardé à venir. Je suis puni pour mon audace. J'ai franchi les quelques mètres menant à la bulle sans aucune permission. Le mot, comme un couperet, entaillait le déroulement des images. Les pluies de points et les pluies d'encre crépitaient encore, mais sous ce crépitement joyeux, une question, gâchant mon plaisir, s'était comme embusquée, happant mes pensées, occultant peu à peu cette bienfaisante transparence. C'était pourtant au moment même où le récit m'emportait à la vitesse de la lumière vers les monts d'exode. Les monts d'exode, comme tu dois le savoir, Joséphine, sont les réceptacles des cocons coniques. Tu en as sûrement déjà entendu parler. Mais peut-être ne sais-tu pas que sans eux, nous ne serions pas là, toi et moi. Non que nous en

provenions littéralement. C'est l'idée du cocon conique, la simple idée, qui a permis nos métamorphoses et nos errances entre les mondes. N'est-ce pas extraordinaire? Qu'une idée ait ce pouvoir? N'est-ce pas la chose la plus incroyable que tu aies jamais entendue?

L'animale m'entraînait vers ces nids étranges, dispersés sur un vaste désert peu reluisant, je veux dire perpétuellement plongé dans une obscurité que beaucoup n'ont pas hésité à qualifier de « bienfaitante ». Une tempête de titane y faisait rage, annonçant une naissance. J'étais autorisé à cet instant précis, alors que cela prenait parfois des années pour obtenir le sauf-conduit, à assister à la naissance d'un de ces êtres muets. Elles n'avaient lieu qu'une fois en passant et j'avais cette chance inouïe de pouvoir être là. Pourquoi la gâcher en me posant des questions sur cette animale à longues oreilles? J'allais, ni plus ni moins, être le spectateur unique et privilégié de la naissance d'un être conique, d'un volontaire pour le voyage, d'un remplaçant, de quelqu'un qui soit réellement prêt à prendre la relève, à

continuer la production de lettres. Sa naissance, il est vrai ne se faisait pas sans peine. Et j'appris aussi qu'il mettait beaucoup de temps à grandir. Il fallait pourtant bien qu'il grandisse, même contre sa volonté. Les lettres avaient besoin d'espace pour se reproduire ou se composer. Un corps enfantin, fût-il conique, ne faisait pas l'affaire très longtemps. Bien sûr, la base très évasée du corps conique permettait un certain stockage, mais plus on grimpait vers le sommet et plus la place manquait. Hélas, toute cette histoire des jumeaux coniques et de leur longue et périlleuse enfance ne m'intéressait déjà plus. Mon plaisir était maintenant gâté. Les images creusaient péniblement leur route dans mon cerveau, le mot avait tout recouvert, tout opacifié. Tu serais parfaitement en droit de me demander quel était ce mot, et je te répondrai de la seule manière qui convienne : je ne sais plus. Sa recherche quasi permanente est la chose la plus douloureuse que j'aie jamais ressentie. Moi, dont l'histoire avec la souffrance est si longue qu'elle se confond avec ma vie, je n'imaginais pas que la recherche d'un mot, d'un simple mot, puisse être aussi terrible. Siffloter et prendre

l'air de rien ne me fut d'aucune aide. Je me posais d'autres questions, il est vrai. Qui était cette animale? D'où tenait-elle son savoir? Se pouvait-il qu'elle eût été un jour humaine? À ce moment, elle eut une sorte de crispation du museau. C'est, chez nous, comme tu le sais, la mimique qui se rapproche le plus du rire. Ses yeux s'étirèrent en deux fentes et j'entendis clairement dans ma tête résonner les mots: « C'est tout le contraire. » Elle avait dit ça sans aucun son, comme si elle l'avait plutôt écrit sur ma boîte crânienne et dans une langue très ancienne encore, une langue que je ne déchiffrais qu'avec peine. Le contraire? le contraire d'humain? Elle avait été le contraire d'humain? Elle me regardait, à cet instant, avec ce regard de bête. Totalement indéchiffrable. Sa pensée n'avait peut-être pas encore trouvé son alphabet et, dans chaque syllabe, toute la gamme des langages possibles s'étirait comme de gros blocs de guimauve. Elle s'approcha en bondissant — oh de petits, tout petits, bonds étant donné l'espace restreint de la bulle — et se plaqua contre la paroi, juste à côté de moi. Elle me fit signe de coller mon oreille au verre, tout près de son museau. Et



j'entendis une autre voix que celle de la boîte, une voix toute menue.

— Je suis un Lungsa, dit-elle. Je ne suis ni un âne ni un lapin, si mes oreilles sont grandes c'est pour mieux percevoir les tremblements du temps. Si mes dents sont petites, c'est que je ne mange presque plus. D'ailleurs, l'interdiction de mordre est toujours en vigueur parmi nous. Je dis « nous », je pourrais dire « je », depuis le temps qu'il n'y en a pas d'autre. Je ne suis pas un mâle, mais contrairement à vous, souris, je suis grammaticalement masculin. Ce qui m'importe bien peu, étant donné mon extrême solitude et l'absence totale de certitudes où je me trouve en ce qui concerne le sort de mes semblables. Ni même s'il existe un seul de mes semblables quelque part. Un tel ratage, il n'était peut-être pas nécessaire de le reproduire en série. Mais, évidemment, ce n'est pas moi qui décide.

Mon histoire est longue et elle s'allonge chaque nuit. Le jour, elle se réduit un peu, comme si la lumière la fanait. C'est une histoire triste sans doute, mais nos histoires, à nous les animaux, ne sont jamais très joyeuses

quand les humains s'en mêlent. Tu te demandes si j'ai été humain. J'ai été ce que l'on peut imaginer de plus éloigné de l'espèce bipède. Ma taille s'est réduite et je suis désormais contraint de sautiller dans une cage sphérique. Quelle étrange idée n'est-ce pas et quelle peut bien être la signification de tout ça ? C'est une question que tu finiras par te poser. À quelle fin ? C'est ce que tu ne tarderas pas à te demander. Attends juste le temps qu'il faudra et ça va devenir ta principale obsession. Tu verras. C'est une question de temps. On en arrive tous là dans le Terrain. On en arrive aussi à se demander depuis combien de temps ces simagrées durent-elles. Et jusqu'à présent, il a été impossible de répondre. Le temps ici tremble, mais ne se déverse jamais hors de la bulle. Et sans durée, comment le mesurer ? Je suis muré, emmuré, un peu demeuré aussi. C'est sûr, un seul angle de vue ça n'ouvre pas beaucoup d'horizons, ni ne fait travailler les méninges. Des insectes, mes lointains cousins, j'ai appris à jeûner et à boire les poussières. Jeûner tue le temps. Et ainsi, on avance sur une surface minuscule, presque invisible. C'est reposant. Pas comme ces animaux qui parcourent sans

cesse de longues distances pour un oui ou un non et le plus souvent pour se nourrir. Je n'ai pas ce problème, bien que mes lointains ancêtres soient des loups. Ah ! ça t'en bouche un coin, souriceau. Je sais, mes oreilles sont beaucoup trop grandes pour un loup, et une origine lapin est la première idée qui a dû te venir à l'esprit. Eh bien pourtant, non. Et ça reste un mystère. Je pourrais avoir la réponse, il me suffirait pour cela de refaire tout le voyage jusqu'au laboratoire et de fouiller dans les archives, il doit bien subsister une trace de mon passage. Je connais le numéro de la cage et je présume que je suis le seul Lungsa à être sorti le jour du cataclysme. Comment ? Tu ne savais pas ? Tu devais déjà traîner de l'autre côté, petit veinard. Pas comme moi, pauvre bête immortelle. Où en étais-je avec toi ? Ah oui ! tu te posais des questions sur moi. Comme tu y vas. Dis-moi, n'es-tu pas déjà mort ? C'est ce que tu disais pourtant. Tu te vantais aussi d'avoir déjà séjourné dans divers au-delà. Mais, souriceau, la mémoire est aveugle, ce sont les mêmes qui m'ont réduit à ce que je suis désormais qui lui ont crevé les yeux.

Ainsi parlait le Lungsa, et tout ce qui restait de mon être frémissait. Un frémissement fraternel, faut-il le préciser. Même le ton de sa voix me semblait familier. Plus souvent qu'à mon tour j'avais connu cette souffrance de ne pouvoir exprimer le passage. De ne pas trouver en moi les syllabes du vide. Toujours réduit à exprimer le plein, à le mâchouiller au fond de ma gorge. Une déglutition permanente. Là, enfoui sous des tonnes de matière, matière à questionnement, matière à penser, matière à parler, se tenait le mot. Cette réponse à la question que je m'étais abstenu de poser une de mes vies entières, pesant sur moi comme une chape, m'empêchant de m'extraire de cette condensation des choses et de tomber enfin dans une chute inversée, prêt à ensemercer le silence.

Alors que je lui faisais remarquer que nos états se confondaient, à lui et à moi, réduits tous deux à une hybridation involontaire — bien que dans son cas, il me fût très difficile de me prononcer : à quoi avait-il été réduit précisément et surtout à quelles fins? —, il reprit son monologue de sa voix fluette de loup :

— À quoi m'ont-ils réduit? c'est toi qui

demandes ça? Tu oses le demander? Tu as un certain toupet, souriceau, mais je vais te répondre quand même, accepter qu'après tout toi aussi tu puisses, comme les autres, être frappé d'amnésie. Comme toi et comme tous ici, je n'ai pas toujours été ce que je semble. Qui aurait délibérément choisi de vivre dans une bulle sans porte? On pourrait penser en me voyant que je suis né des manipulations génétiques d'un savant fou. On n'aurait pas tout à fait tort. Mais voilà, c'est ce « tout à fait » qui change tout. Je ne suis pas né dans une éprouvette. J'ai été, aussi invraisemblable que cela paraisse, un loup. Un loup véritable. Un simple loup.

Et, étrangement, je ne peux te le raconter que dans ce langage qui nous a été donné par erreur. L'erreur est humaine, c'est vrai. Et moi, je suis une de ces erreurs dont ils ont émaillé – disons-le comme ça, c'est tellement plus joli – émaillé leur histoire. Ils ont aussi décidé que l'on apprend en se trompant. Par conséquent, chaque fois qu'ils se sont trompés, ils s'en sont félicités. « Nous apprenons », disaient-ils. « Nous sommes en train de tirer la leçon. » S'étaient-ils donné une limite? Quand allaient-ils cesser d'apprendre et ces-

ser d'appliquer ce qu'ils avaient tiré de leurs leçons? Jamais, souriceau. Si jamais a un sens. Alors jamais. Du moins leur jamais à eux. Ce jamais humain rebondissant d'une leçon et d'une erreur à l'autre.

Crois-tu que l'erreur était possible dans la toundra? Crois-tu que nous avons le temps d'apprendre de nos erreurs. Les seuls moments où ça dérapait pour nous, c'était quand il y avait de l'humain dans les parages. C'était notre instinct contre leurs apprentissages. Car ils apprenaient la toundra, ils l'analysaient, ils l'expérimentaient. Quand ils ne l'exploitaient pas. Leurs besoins étant aussi vertigineux que leurs apprentissages, lorsqu'ils ont terminé l'apprentissage d'un lieu, ils en commencent l'exploitation. Et cela de mille manières. Toutes aussi irrationnelles pour nous et toutes incompatibles avec notre survie. Et, curieusement, souvent aussi avec la leur.

Nous avons vite commencé à saisir, à piger. Nous n'avons pas pensé: tiens! notre habitat se réduit et le leur s'étend, car alors, nous ne pensions ni ne parlions. Leur univers, en envahissant le nôtre, avait donné un tour étrange à notre vision de loup, saccagé nos

tanières, brouillé nos pistes. Des matières, des odeurs, des sons venaient briser les innombrables lignes dont nous avons fait nos repères. Nous étions perdus dans une toile que nous n'avions pas tissée. Et au fil du temps ça s'est compliqué. Ils comptent en millénaires, en siècles, en heures. Ils ont tout un éventail de possibilités pour compter le temps. Nous ne comptons pas. Et nous ne payons, ni n'achetons. Alors ils nous ont chassés pour notre fourrure, car nous non plus ne sommes pas comestibles. Ils ont sans doute pensé qu'ils reprenaient leur dû. La gratuité de notre vie, ils ne la supportent pas. Nous ne laissons pas d'argent quand nous enlevons une brebis. Nous n'avons même pas le sentiment de voler. Nous n'avons pas de sentiments. Seulement des sensations. Alors, ils vendent notre peau et s'en vêtissent.

Maintenant, il me plaît d'inventer des fables, de dire : « Autrefois, moi et mes vieux frères de rimes, les boucaniers des temps de plastique, nous avons ce museau bien pointu et cette langue truffée de grains, nous écumions toutes les contrées, nous nous produisions partout. Pas un soir sans boulot. » Je pourrais te la raconter comme ça souriceau,

c'est plus supportable ce passage du loup au monstre si ça peut t'apporter un peu de distraction. Non, écoute, ne me regarde pas comme ça, je ne suis pas en train de délirer. Comment raconter sans broder un peu. Tu ne connais rien aux loups. Chacun de nous entretenait un rêve. Nous étions, nous, des loups dans nos univers de loups, et nous étions aussi ailleurs, au loin, jouant au loup dans l'imaginaire et les fables. Jouer au loup quand on est un loup, il n'y a rien de plus amusant. Et c'était le seul moment où les humains cessaient d'être dangereux. C'est bizarre tout de même, ces contradictions chez eux. Ils peuvent poser leur fusil dans un coin, offrir notre peau à leur femelle et s'asseoir près de leur petit pour lui raconter des fables où nous sommes doués de paroles et habillés de laine et de coton. C'est sans doute pour ça qu'une nuit, ils sont venus nous capturer pour leurs expériences. Qu'ils m'ont transformé en loup-lapin qui parle et pense. Inoffensif et amusant. Peut-être voulaient-ils amuser leurs enfants? Mais est-ce que ça amuse vraiment les enfants?

Ça s'est passé très vite. C'est idiot, je sais, tout le monde dit ça. Pourtant, c'est comme



ça. Un soir, on était dans la clairière, c'était juste avant le printemps. La meute s'était rassemblée une dernière fois avant la grande dispersion. Les louves s'étaient repliées à la lisière, prêtes à fuir sous les arbres, comme si elles sentaient que quelque chose allait se produire. Soudain, ils ont débarqué de tous les côtés, armés, casqués, chargés de tout un attirail. Ils nous ont éblouis, ils ont lancé des objets inconnus dont s'échappait un gaz paralysant. J'ai cru que c'était la fin et je n'avais pas tout à fait tort. Ils m'ont passé une courroie autour du museau, jeté un sac sur la tête, entravé les pattes et en route vers mon nouveau destin, pire que la mort. Mais à cet instant, je ne le savais pas. Que sont devenus les autres? que sont devenues les louves? ont-elles réussi à fuir? Ma femelle, celle qui portait un petit, a-t-elle fui sous les arbres? ou ont-ils inventé pour eux deux des expériences inédites? Je ne le saurai jamais, je n'ai plus entendu parler d'eux, pas même une petite allusion. Et la cage où ils m'ont délicatement déposé ne communiquait avec aucune autre.

Et après, comment savoir? Jours ou nuits, comment savoir? Un ciel de néon, ça ne fait

pas les saisons. Pendant des temps et des temps de leur temps, j'ai avalé de l'air. « Notre style c'est l'épure », qu'ils disaient. J'entendais dire ça. Je les entendais respirer comme respirent les humains. De manière chaotique. J'étais en plein chaos. Et eux, ils croyaient que je ne comprenais rien. Une pauvre bête idiote. L'épure, j'ai compris à mes dépens que ça n'était pas folichon. Ah ! j'étais protégé de toute contamination. Ça, c'est à mettre à leur actif. Pas même une puce n'entrait dans ma cage. Et eux, ils avaient toujours des combinaisons ridicules d'où n'émergeaient que des outils, des spatules. Ils m'ont pris avec des pincettes, on peut le dire. Il n'est pas resté grand-chose de mon mauvais caractère. J'avais tout intérêt à me faire petit et à la boucler. Moi, tout ce que je voulais, c'était revoir les forêts. Les repères cachés. Là, où les humains ne venaient pas. Où on pouvait s'en donner à cœur joie, vivre une vie digne d'un loup. Possible que j'invente, ma mutation n'a pas été complète à ce que j'ai compris. Possible que je m'invente des souvenirs de bête. Possible que j'imagine cette sauvagerie si bien ordonnée. L'ordre des bêtes. C'est pour ça que finalement ils m'ont

mis dans une bulle et hop ! avec les déchets dans le Terrain, au fond du désert. Parce que quelque chose a résisté. Un tout petit fragment, dissimulé dans ma peau de loup, a résisté à leurs manigances.

Mais auparavant, ils m'ont ni plus ni moins rendu fou. Boire le même liquide jaune, la tête dans un scaphandre, baignant dans un gaz inconnu, un truc qui puait drôlement en tout cas. Loup-chien du futur, un peu âne, un peu lapin. Je n'ai jamais vraiment vu à quoi je ressemble, je n'y tiens d'ailleurs pas. Là-bas, dans cette prison, je devais faire de mon mieux pour rester en vie. Pourquoi ? Pourquoi j'ai accepté toute cette folie ? Je n'avais pas le choix, ils ne m'auraient pas laissé mourir, pas encore, pas avant d'avoir mené leur expérience jusqu'au bout. Si je boudais la cochonnerie des bouteilles jaunes, j'étais bon pour la piqûre, directement à travers le plexiglas, par un petit trou à cet effet. Ça surgissait d'un coup et l'aiguille savait très bien tracer son chemin, elle ne se trompait pas. À quoi leur servirait ce loup du futur rapetissé et à longues oreilles ? Pour ce que je comprenais de leur charabia, il n'y avait pas beaucoup de futur en réserve. Ils en gâchaient déjà une grande quantité pour rem-

plir mes bouteilles jaunes. Me remplir de futur, c'est peut-être ce qu'ils faisaient. J'espérais seulement qu'ils sauraient où s'arrêter, qu'ils laisseraient une petite place pour moi, pour mon passé. Le présent, je n'en parle même pas, il était déjà tout abîmé par leurs soins.

Mes griffes déjà usées griffonnent toujours dans les mêmes entailles et, soudain, je me rends compte que je ne suis plus un loup. Mes oreilles pendent comme celles d'un chien, se redressent comme celles d'un âne, ma fourrure est plus longue et sèche comme de la paille. Et je les entends parler de moi comme d'une chose. Eux, dont je ne vois jamais le visage, rien que leurs lunettes énormes dans leurs combinaisons blanches. Des aiguilles surgissent, encore et encore, des robots chirurgiens, j'apprends leur langage, j'apprends leur rire. Les mots qu'ils mettent dans ma tête me font mal, ils prennent la place de mes cris, de mes grognements. Qu'est-ce que ça veut dire être un loup avec un langage humain ? Puis, je ne suis plus un loup, ils m'appellent le « Lungsa ». Ils disent que l'expérience est fichue, que je déraile, que j'ai des ratés. Comme si j'étais une machine.

Puis rien, la cage est le monde, l'horizon,

un néon. J'ai toujours été là, à boire le liquide jaune, percé, rétréci, étouffé. Je suis né dans la cage, j'ai des souvenirs du ciel et je n'ai jamais vu le ciel, j'ai des souvenirs de lecture et je n'ai jamais vu un livre. Du poison, ils ont mis du poison dans ce liquide jaune. Ou dans l'air? Pourtant, je dois boire et respirer si je veux sortir de cette cage. Alors je comprends, ce sont les mots qui sont empoisonnés. Ils sont plein d'images compliquées et de sentiments et de questions. Je n'ai pas besoin de tout ça, je suis un animal. Ils m'ont donné la volonté, mais je n'en ai que faire. La porte de la cage ne s'ouvre que pour eux et toujours dans le même sens.

C'est en les écoutant que j'ai appris mon nom. C'est en les écoutant que j'ai appris qu'ils avaient réussi à fabriquer un « delquin », un grand mammifère moitié requin, moitié dauphin. Féroce et intelligent. Celui-là a dû être une réussite totale, il n'a pas fini ici avec nous, les ratés. À force de les écouter, j'ai tout de même compris deux ou trois « trucs » comme ils disent. Comme ils ont fini par dire en parlant de moi. Ce « truc ». Le delquin, lui, avait pour mission de liquider peu à peu les derniers requins sauvages. Un tueur intel-

ligent et entièrement contrôlé remplaçait un tueur entièrement guidé par son instinct et incontrôlable. De leur point de vue, c'était une réussite. Ils l'évoquaient souvent et hochaient la partie supérieure de leur combinaison, là où se trouvait cette tête humaine que je ne voyais pas.

Et moi, j'étais un ratage, un de leurs nombreux ratages. Alors, revenait la deuxième raison de ne pas en finir, celle qui m'empêchait d'implorer la délivrance à mes malheurs. La question que je me posais inlassablement.

Jusqu'où sont-ils prêts à aller ?

À mon tour j'étais curieux, je m'intéressais à mes bourreaux. Ces humains, que je n'avais jamais vus d'aussi près. Longtemps, ils n'avaient été que de lointaines silhouettes, des êtres mal adaptés. Si j'avais pu arracher leurs combinaisons, voir ce qui se cachait derrière cette carapace de plastique. Voir dans leurs yeux. Leur montrer mon regard de loup. Mais leurs yeux se cachaient derrière des visières et leurs voix ne m'apprenaient pas grand-chose. Pourtant, très vite, je ne m'étonnais plus de saisir leurs paroles. C'est ce qu'ils voulaient. À quoi bon me transformer, me

faire subir toutes ces expériences si je ne comprenais pas les mots de tout ce charivari. Leur volonté était inflexible. Je devais comprendre. Eh bien je comprenais. Le langage humain est si simple comparé aux infinies modulations du chant animal. N'es-tu pas toi-même, souriceau, un grand connaisseur du chant de la plus grande cantatrice de tous les temps? ... Oh oui, je connais Joséphine! *La Joséphine*. Pour en revenir au langage de ces gens de science, il était très limité. Et si inquiétant dans sa limitation. Tout l'univers où ils m'avaient enfermé était limité.

La monotonie du laboratoire, la lumière terne du couloir, l'angle de vue toujours identique et puis personne dans les autres cages. Pas un rat. Et moi qui boudais, tout recroquevillé, et puis les piqûres, les bouteilles jaunes, les tracasseries qu'ils m'infligeaient et qui ne les amusaient pas, vois-tu. C'est ça le pire, ils prenaient tout très au sérieux. Ils étaient désespérés. Leur apparence, leur monotonie, tout indiquait le type même du déprimé. Leur horizon était bouché, leur avenir dépendait entièrement de leurs objectifs. De la réalisation de ces objectifs. Et, je l'ai vite compris, la concurrence était féroce. À tout ins-

tant le laboratoire voisin pouvait inventer un animal plus performant. Plus cruel, plus docile, plus obéissant, plus sauvage, plus meurtrier, plus rapide, plus soumis. Les variations de leurs buts étaient multiples. Et tous leurs efforts pouvaient être réduits à néant. Cependant, ils étaient patients, mesurés, polis entre eux. Et avec moi, ils étaient un peu méfiants, comme s'ils étaient persuadés qu'à tout instant je pouvais déceler la faille et empêcher que ma mutation soit complète.

Les bonnes questions, ils ne les ont jamais posées.

Comment pouvons-nous infliger ça à un loup normalement constitué et libre de toute attache? De quel droit l'avons-nous emprisonné dans cette cage bien trop petite, et décidé, sans lui demander son avis, de faire de sa vie un enfer? Un enfer, souriceau. Tu ne peux pas imaginer. Toi, tu vas, tu viens, entre les au-delà. Tu arrives ici, on t'ouvre la porte avec un sourire. Mais la cage. Le néon. Ma propre puanteur. Et cet instrument terrifiant qui revient régulièrement, qui me suit et m'observe. Une caméra, rien que pour moi. De ma cage je les vois au bout du couloir, ils regardent ce qu'ils ont filmé. Là, sur l'écran,



je ne souffre pas. Je suis dans une sorte d'intervalle où ils peuvent m'étudier, repasser inlassablement la même image. Moi qui hurle, le museau levé, ultime cri de loup, avant que ma voix ne refoule le loup pour toujours au fond de ma gorge. Moi qui rampe, parce que je ne sais pas me servir de ces pattes rétrécies, affaiblies. Moi qui me roule sur le sol, tant la souffrance du langage dans ma tête est insupportable.

Ils ont voulu me rendre intelligent. Eh bien voilà. C'est réussi. Peut-être étaient-ils eux-mêmes assez stupides pour y croire. Mais à quoi cela les a-t-il menés ? Je devais représenter la mémoire animale. Une sorte de monstre de souvenirs. Racontant tout depuis le début. De l'animalité s'entend. Parce qu'ils pensaient – s'ils pensaient – que ça n'irait pas très loin. Quelque chose de l'ordre du catalogue. Pas de récit, pas de légendes. Rien que des petites boîtes de mémoire réduites à leur plus simple expression. Des os, des poils, des dents, des écailles, des plumes. Du chitineux au cuir et puis du bec à la griffe. Depuis le pliocène, disons. N'avaient quand même pas l'intention de remonter plus haut. Pas avec un Lungsa expérimental. C'était simple. Ils me don-

naient un langage et je leur expliquais tout depuis le début. À quoi ça leur servirait? À établir un catalogue. À combler des lacunes. À recenser les espèces disparues. C'était important pour eux. Car ces humains-là, comprends-tu, avaient une importance scientifique. Tout ce qui passait sous leurs yeux, la moindre petite poussière, était par conséquent d'une importance scientifique. D'eux, on disait invariablement « les scientifiques ». Les scientifiques ont dit, les scientifiques ont fait, vont faire, vont expliquer, ont compris. Des verbes très particuliers. Les verbes du savoir et de la compréhension. Pas étonnant, de ce fait, qu'il y en ait si peu dans le monde puisqu'ils ont tout pris pour eux.

À ce moment-là, le problème de notre disparition se posait. C'était le grand problème du moment, comme ils disaient. Maintenant, je ne sais pas où ils en sont, ni les humains, ni les scientifiques, ni si les scientifiques peuvent être mis dans le même panier que les humains. Mais alors, un grand nombre d'animaux étaient en voie de disparition. Et comme ils pensent toujours en termes de causes et d'effets et de responsabilités, qu'ils se penchent sur le passé pour

mieux amocher l'avenir et nier le présent, ils avaient décidé, d'une part, de créer des animaux capables de penser, parler et se souvenir, pour leur indiquer où était la faille dans leur système et, d'autre part, puisque les espèces naturelles déclinaient, de créer de fausses espèces, des hybrides, des animaux plus forts et plus performants. La notion de « plus et mieux » est très importante chez les humains en général et chez les scientifiques, en particulier. Et le hasard a voulu que je fasse partie des heureux élus, des animaux transformables. Des animaux améliorés en somme.

Ils injectaient de l'autre en moi. Comme si ce rassemblement de cellules pouvait résoudre un insoluble problème. Mais, hélas, ils ne savaient pas du tout ce qu'ils faisaient. Ils y allaient à tâtons, comme dans un tunnel. Seulement voilà, le tunnel, c'était moi. Ils allaient d'une hypothèse à l'autre, mais elles n'avaient rien d'abstrait. C'était sur mon corps qu'ils faisaient leurs calculs expérimentaux. À même ma peau de loup. Je n'étais pas le premier, je l'ai compris quand les autres, mes prédécesseurs, ont commencé à se manifester, à gigoter à l'intérieur de moi. En me greffant des

parties d'autres animaux, ils avaient greffé leurs âmes à la mienne. Toujours des petites âmes nocturnes, mais des petites âmes tout de même. Leurs yeux m'observaient. Ce regard que tant d'humains ne voient pas. Un regard de bête, censé n'exprimer aucune émotion. Ils étaient là en moi et autour de moi. Mes désormais semblables. Dépecés par-ci et démembrés par-là. Sans tambour ni trompette. Pas de commémorations. Ils sortaient de leurs cages et me regardaient tour à tour. « C'est par l'œil que tout passe, n'oublie pas ça. Et n'oublie jamais que quoi qu'il arrive, tu es un loup. Pas celui de la fable. Un loup. Avec ses amours de loup et ses errances de loup. Garde ça dans un coin de ta mémoire. Pour nous il est trop tard, ils nous ont tellement bien amochés que nous avons perdu tout contact avec ce que nous étions. Mais toi, tu n'es pas trop mal réussi. Un loup, hein, n'oublie pas. Tu en auras besoin un jour pour expliquer. Il faudra que tu saches dire : au commencement de cette fâcheuse histoire, avant que les humains ne s'en mêlent, j'étais un loup. J'aurais pu finir en manteau, j'ai fini en vieux philosophe. Tu leur diras ça. » Et ils riaient enfin. Leur rire animal me chatouillait les entrailles.

Mais à part ça, quelle souffrance ! Ils l'avaient pourtant dit, les scientifiques. Ils avaient bien précisé qu'ils allaient faire de moi un animal modifié, corriger une erreur. Une erreur de la nature, s'entend, pas une erreur humaine. Si leur correction s'avérait une nouvelle erreur, elle serait humaine, et ils pourraient alors en tirer la leçon. Ils ne me l'ont pas dit comme ça, face à face, ils l'ont dit entre eux, devant moi. Comme si je n'existais que pour ça, pour leur servir à prouver quelque chose. Allais-je sauver des vies ? Cette souffrance avait-elle son utilité ? Dans ce cas, souriceau, je l'aurais acceptée avec résignation. Mais je n'en ai jamais rien su.

Pour la première fois de ma vie, j'ai senti le temps, la durée, l'enchaînement d'instantants peuplés de mots. Ma vision changeait, elle parlait. Je nommais les choses, je me nommais, je m'appelais je. Tu comprends ce que ça veut dire, pour un loup ? De celui que j'avais été, il n'est bientôt plus rien resté. J'avais été soustrait à l'infini, au temps sans durée, à l'immensité sans nom. L'espace, souriceau. L'espace. J'étais un être de l'espace. Du froid. Des lieux sans humains. Comment te dire l'horreur des murs, des barreaux, de

l'enfermement. De cette promiscuité avec des individus que je ne connaissais pas, ne comprenais pas. Comment te dire l'horreur de les comprendre soudain, de cette métamorphose en moi. Fini, le monde était fini, rempli de choses abstraites, d'explications, de mots. Des mots, des mots, tout en contenait et ce qui n'en contenait pas, n'existait pas.

Et puis un jour, ils m'ont regardé d'un air consterné. Je n'avais pas rempli ma fonction. Un dysfonctionnement quelque part. Ils ont délibéré, et finalement ils ont décidé à 4 contre 3, que je ne serai pas supprimé – ils disaient euthanasié –, mais envoyé au Terrain. « On ne sait jamais », disaient-ils, « on ne sait jamais ». C'est la dernière chose que j'ai entendue. Mais sans trop d'espoir, car avec les humains j'ai appris que l'on ne repart jamais dans le temps. Aucune chance de revenir à moi. Aucune. Fini le loup.

Ils ont posé ma bulle à l'angle de ce Terrain, au bout de cette allée bien tranquille avec ses baraques bien alignées. Un rebut parmi les autres. Tu es le premier à t'aventurer jusqu'à moi. Mais j'ai retrouvé un horizon et un ciel nocturne. J'ai appris à voyager à

l'intérieur. Je me suis mis à fabriquer des confins. Fabriquer des confins quand on vit dans une cage, ça peut éviter bien des malheurs. C'est au labo que j'ai commencé. Je les empilais les uns sur les autres, tous les horizons que j'avais connus. Ah ! si tu voyais avec mes yeux quand ils balayent le désert mauve et que les lézards transparents affluent de toutes parts, si tu entendais les histoires que crachent les jumeaux coniques. Ah ! c'est quelque chose ! C'est la récompense de toutes mes souffrances passées. Et même si c'est juste la conséquence d'une expérience ratée, de leur point de vue sans intérêt, pour moi, c'est un émerveillement sans fin.

Mais j'y pense, souriceau, peut-être aurais-tu envie de venir de ce côté, de traverser le verre, de rencontrer les êtres coniques, de leur soutirer des histoires, il n'en faut pas beaucoup pour les amadouer. C'est facile de passer à travers la matière de la bulle, très facile. Bien sûr, ce n'est pas donné à tout le monde, ah certes pas, seulement tu n'es pas tout-le-monde, surtout pas toi qui as déjà tellement de mal à être toi. Plus je te regarde, et plus je pense que tu es fait pour prendre ma place ; un envoyé spécial, c'est ce que tu dois

être. On m'avait prévenu. Il viendra, m'avait-on dit. Il viendra et tu seras libre, Lungsa. Ça ne peut être que toi. Un si étrange souriceau. C'est simple, si je sortais, tu pourrais entrer, tu me remplacerais un moment, j'aurais enfin la possibilité d'explorer le Terrain, de voir si d'autres Lungsa traînent dans le coin. Hein ? Pour quelques heures à peine, même si je ne sais pas les mesurer, ce ne sera pas long. De loin, on n'y verra que du feu, si tu te gonfles un peu, l'illusion peut être acceptable. Et puis d'ailleurs, qui regarde encore de ce côté ? Viens souriceau, approche-toi encore...

Je n'ai pas entendu la suite, Joséphine, j'ai reculé au moment où j'ai senti le verre prêt à m'absorber. J'aurais pu accepter. Je n'aurais jamais eu à quitter le Terrain et j'aurais enfin un semblant de réponse à ma question. Qu'elle suscite une infinité d'autres questions n'entrait pas en ligne de compte. Moi, qui étais un puits de questions, un obsédé du questionnement, désespérant toujours et espérant sans cesse, j'avais, avec ce Lungsa, touché, peut-être juste effleuré, quelque chose qui, oui, s'apparentait, se rapprochait le plus d'une réponse.



Nous tous, dans le Terrain, sommes les produits d'expériences diverses.

Le monde tel que l'ont toujours vécu nos semblables nous est devenu étranger. Alors que les animaux de petite taille, comme les souris, ont échappé à tous les cataclysmes qui ont fait disparaître à jamais les mastodontes. Alors que tous ont lentement évolué, inscrivant peu à peu les contours de ce que les humains ont l'audace d'appeler le règne animal. Nous, seuls au sein de ces peuples millionnaires, je veux dire par là, riches de millions d'années, nous sommes des monstres, des inventions de savants manquant terriblement de sagesse et de folie. Oh, ils avaient un certain humour, du moins il me plaît de le croire. Peut-être aussi l'ironie n'est-elle apparue qu'après, quand il a fallu survivre comme ça, dans notre exil, dans ce Terrain, dans cette inlassable répétition. Moi, le traître, et toi, la mystérieuse, la sublime Joséphine, et lui, le loup transformé en peluche prophétisante. Oui, j'ai dit ça, « prophétisante », je n'ai tout de même pas dit prophète. C'est un mot que je n'utilise qu'avec grande, très grande parcimonie et très grande précaution.

L'ironie de notre sort nous a très vite séduits, avouons-le. Nous nous sommes amusés de les amuser. Ironie est un mot prenant bien des nuances d'une espèce à l'autre : l'ironie d'un lion, d'un chat, d'un prédateur, et encore moins celle d'un humain, ne sera jamais la nôtre. Mais il est évident que notre ironie est la meilleure. La plus pleine, celle dont les grains sont les plus polis et brillants. Pourtant, avec ou sans ironie, et prophétisante ou pas, l'impression d'avoir touché à l'essentiel de ma réponse se creusait un chemin à travers mes doutes et mes hésitations. Je savais aussi que notre sort peu enviable était tout de même bien meilleur que celui des animaux de boucherie, des animaux de foire, des bêtes à concours, ceux que l'on apprécie pour leur viande et qui mangent jusqu'à être mangés. Une vie de rumination et de digestion finissant dans la panse d'un cannibale hypocrite. Heureusement que nous étions répugnantes ou impropres à la consommation.

Cependant, comment accorder ma confiance à cet animal, défiguré et bavard ? Sa souffrance l'avait sans doute mué en bonimenteur. Pas une de ses paroles n'était peut-

être vraie? Et à quelle vérité puis-je prétendre alors que je suis moi-même le produit d'un mirage. La vérité, c'est bien beau, dit comme ça. Comme un caillou qui tombe dans l'eau. Plof. La vérité! Et puis on ne voit pas l'onde de choc. Les infinies répercussions de l'impact. C'est pour ça aussi que l'on a collé des petites pancartes partout. Le Terrain en est plein. Des vérités bien numérotées, répertoriées, en voie d'être archivées. Mais encore en état de marche. De toutes petites vérités. Sans grande importance. Le ciel est bleu quand il n'est pas gris, par exemple. On ne peut pas s'y tromper. Plus personne n'y fait attention. On dit oui, bon, d'accord, le ciel est bleu, gris, d'accord, si vous voulez. Pour ce que ça change aux milliards d'autres vérités incontrôlables. En tout cas, Joséphine, soudain, j'ai compris, et non sans vertiges, que je ne saurais jamais si la réponse reçue était la bonne, je veux dire la juste, la vraie. Ou si c'était une fable racontée par un lungsa bondissant dans une bulle de verre posée au fond de l'allée principale d'un Terrain où tu te produis chaque soir depuis la nuit des temps et que j'ai assidûment fréquenté avant d'être envoyé dans l'au-delà?

Ni animaux de compagnie, ni de boucherie, ni animaux sauvages. Sacrifiés au dieu de la science. Voilà ce que nous sommes. Tournant inlassablement autour de la solution. Celle qui mettra fin à notre condition, à notre enfermement. Reproduisant encore et encore ce que les humains ont programmé pour nous. Et qu'ils ignorent peut-être eux-mêmes. Ils n'en sont sans doute encore qu'aux tâtonnements, à la consultation, aux supputations. Tant ils aiment peser, différer, permettre pour mieux interdire, laisser faire pour mieux juger, et délibérer, alors qu'ils ne délivrent et ne libèrent rien.

Nous ont-ils une seule fois fait miroiter l'espoir d'une libération?

À tel point que parmi nous, bien peu se sont déjà posé la question d'un au-delà du Terrain. Avons-nous même osé imaginer une suite à notre état? Parmi les rebuts animaux, nous, les souris, nous serions les mieux placées pour nous en soucier. Ne sommes-nous pas celles qui nous sommes approchées au plus près des humains? Nous avons vécu dans leur monde de la manière la plus inhabituelle pour des animaux. Toutes, nous en conviendrons.

De leurs folies nous connaissons toutes les nuances sous forme de cicatrices. Chacune de nous a subi ce que les humains avaient pour elle décidé, de la plus banale contamination à la transformation la plus radicale. Leurs intentions ne sont peut-être pas toutes mauvaises, mais elles sont toutes inadaptées. Nous, animaux, n'avons besoin ni d'intentions, ni de programmes. Nous n'avons pas besoin de leurs vaccins et de leurs assainissements. Nous avons toujours su trouver notre pitance et nous n'avons jamais craint ni la pluie ni le vent, ni rien de ce que le monde nous offrait. Si nous avons été appelés à disparaître, nous avons disparu. Nous avons accepté les cataclysmes. Car, alors, il n'y avait pas de questions à se poser. Venaient les bouleversements et nous passions sans mot dire. La terre était, elle aussi, un gros animal en mouvements. Elle tanguait et glissait, et sa forme ne nous importait pas. Nous étions toutes trop occupées à suivre les traces, de l'eau à la nourriture, de la copulation à la protection des petits. Et quand venait le prédateur, le plus gros, le plus carnivore, nous ne pensions pas « je vais mourir ». La peur, nous ne l'avons connue qu'avec les humains.

C'est la peur qui les pousse à agir contre le monde. Peur de manquer, peur de perdre, peur de tout ce qu'ils ne contrôlent pas. Tu devrais voir ça. L'état du monde !

Dans les forêts, chaque arbre a désormais un numéro. Dans les archives forestières, chaque arbrisseau a sa place. À couper. Pas encore à couper. Coupé. Et les vaches étiquetées et les souris livrées à la dent de métal, au gaz asphyxiant.

Le danger est partout. De siècle en siècle, il n'a fait que s'intensifier. Tout ce progrès tant vanté et pour quoi ? En quoi ont-ils progressé. En guerres ? En beaux carnages ? Mais à l'heure du désastre, il n'y a pas de corridors animalaires. Ils n'ont jamais rêvé d'un monde où les animaux vivraient en paix. Ils ne se tourmentent ni pour un chat ni pour une souris. Pauvres humains ! ils n'ont pas même le temps de digérer un champ de ruines qu'un autre massacre leur tombe dessus. Parfois ils ne pilonnent que des lieux vides. Ils ne savent pas ce qui s'y cache, y vit, y tente de maintenir une certaine cohérence. Les invisibles, les sans-voix, les tout-petits, les comestibles. Ils croient casser des pierres, ils pulvérisent des âmes. Un vieux sage antique en savait plus

qu'eux sur l'atome. La mort est le seul but de leurs guerres. La terre, ils la veulent, oui, mais gorgée de sang. Et que le nôtre s'y mêle, ils n'en ont pas même conscience. Le sang animal, ils n'ont jamais hésité à le verser, à l'exploiter, à s'en délecter. Dans nos veines ne coule plus qu'un sang de remplacement. Ils nous ont tellement injecté de leurs bactéries, de leurs bizarreries, de leurs microbes, que nos âmes se sont recroquevillées et réfugiées dans la matière nocturne. Ce sang rempli de leurs artifices nous le laissons couler, mais nous n'y puisons rien. C'est au-delà que nous allons chercher notre consolation.

Nous grinçons comme des vieilles pendules, tout zigouillés que nous sommes, avec tous ces ressorts et ces rouages qu'ils ont mis à la place de nos bonnes vieilles cuisses et de nos crânes. Pourtant quelque part dans notre tanière, à l'intérieur de nous, là où ils ont par tous les moyens tenté de détruire nos âmes, nous retrouvons notre souffle, notre liberté et notre patience.

Loup ou souris, il ne reste pas grand-chose de notre bonne vieille chair, mais ce n'est pas une raison pour nous laisser tromper par leurs manigances. La gravité de notre situa-

tion ne doit jamais nous obliger à accepter notre dépendance des humains. Ils ont pris notre affaire en main? La belle affaire! De toute façon, ils ont pris toutes les affaires du monde en main. Ils ne laissent rien au hasard ou à la nature. Ils rejettent obstinément tout ce qui ne se comptabilise pas.

Du carnage permanent, programmé par leurs soins, certains seront sauvés et d'autres seront sacrifiés. Et ce sauvetage sera une autre forme du sacrifice. Ils ne mourront pas physiquement, mais, dans ce contrôle permanent, ils laisseront leurs plumes et leurs peaux. Auront-ils même une apparence animale? Ne seront-ils pas condamnés à la simple représentation d'espèces? Échantillonnés et limités. De plus en plus limités. Même dans la toundra. Peut-être même au fond des océans. Pas un ours sur cette planète qui n'aura bientôt son numéro de dossier, son casier judiciaire. Et ses avocats.

Et, à la fin, viendra la vérité. Il n'y en aura point d'autre. Terminé. On ne pourra plus en jouer, en user, en débattre, en douter. Une seule. Rien qu'une. Destructrice, bien sûr, depuis le temps qu'ils le disent sur tous les tons, qu'ils l'appellent de leurs vœux.



L'apocalypse. Elle sera là, nous ne pourrons pas nous y soustraire. Fini le grand mensonge. Et ils nous oublieront comme toujours. L'histoire de l'Arche a fait long feu. Souris, veaux, vaches, loups, ils nous oublieront ou nous seront mangés, nous en dernier, les vaches en premier, puis tous finalement, au dernier jour de l'apocalypse. Parce que ça prend du temps. La destruction est sans doute même incluse dans la construction. Deux en un. L'humanité comme un enfant sur un tas de sable. Tapant, creusant d'un côté et modelant de l'autre. Mais l'humanité, nous n'en sommes pas. Ça, c'est le poison qu'ils tentent par tous les moyens de nous faire avaler. L'animal, égal de l'homme au sein de l'humanité? L'animalhumain? Ça n'a aucun sens pour nous. Et pour eux ce n'est qu'un mot, un programme de plus, un moyen de se donner bonne conscience.

Et si ça rate, ils feront volte-face et décideront que désormais, notre espace vital, là où nous pouvons nous conduire comme des bêtes, hors de toute juridiction, sera préservé. Comme s'il restait un lieu en surface qui échappe à leur vigilance. Nous vivons dans un perpétuel documentaire. Leurs yeux de

métal s'insinuent partout, le Terrain est notre dernier refuge.

Sais-tu pourquoi le Terrain est agrémenté d'un lion de pierre? Peut-être penses-tu comme beaucoup que les scientifiques l'ont déposé là pour le plaisir de nos yeux? Il n'en est rien pourtant. Une colonie de termites améliorés, arrivée parmi les premiers rebuts, a eu l'idée de le construire. Et si tu regardes dans ses yeux d'argile, tu en comprendras la raison. Ce regard, même modelé dans une matière inerte, est incroyablement vivant. Nous sommes le vivant. Oui, nous aussi, les hybrides, les boiteux, les rebuts. Nous sommes le vivant. Nous sommes « la splendeur de la vie ». Sans nous, il ne resterait que le monde factice, artificiel, que les humains bâtissent au culte de la peur. Sans nous le monde serait inhumain.

Réfléchissons à ce paradoxe, Joséphine.

J'ai voyagé d'un monde à l'autre. Exploré tous les tunnels. Je peux nous ramener au laboratoire, là où nos âmes animales ont été détruites. Là où ils nous ont brûlés, piqués, affamés, gavés, empoisonnés, mutilés, asphyxiés. Nous pourrions leur dire notre façon de penser. Ouvrir des cages, libérer des

pauvres êtres souffrants, avec leurs yeux tout luisants de peur et qui ne comprennent rien. Je les ai vus de près tous ces gens de science, répétant le credo de leur maître, se persuadant que nous ne souffrons pas. La souffrance, ne serait-elle qu'un mot humain, pour que, ne le connaissant pas, nous ne puissions ressentir le feu qui brûle et le métal qui tranche ? Mais si tout n'était que mots, nous ne mangerions pas, ne connaissant pas le mot faim. Le langage, la souffrance, le questionnement, ne sont pas faits pour nous. Ni la vengeance. Nous voulons la paix. Les faire payer pour nos souffrances, ce serait nous livrer à eux pattes et museaux liés. Et ce serait sans fin, car ils n'oublient rien de leur histoire.

Les humains ont inventé des machines à mémoire et, avant la machine, ils se sont faits eux-mêmes machine. Pour tout ce que leur mémoire ne peut concevoir, ils disent : « c'est immémorial », et c'est là qu'ils situent le commencement. Si bien que personne ne s'en souvient plus.

Nous, les animaux, nous sommes au-delà de leur commencement. Bien avant leur immémorial. Et l'énigme que nous représentons leur est une source sans fin de question-

nement et d'inquiétude. Ils nous ont peints et chassés, adorés comme des dieux et dévorés. Et nous sommes là, un petit point dans leur histoire. Cette histoire que nous n'avons pas. Ou cette histoire qui ne commence ni ne finit. Qui tourne comme un lion en cage. Notre histoire sans limites. Notre temps incompté. Pas comptabilisé, vendu, acheté.

Des animaux fabuleux ont été inventés par les humains. De grands représentants de nos espèces, majestueux ou terribles, effrayants ou mignons. Ce que nous ne sommes pas. Nous sommes nous, des animaux. Aucun adjectif ne nous a précédés. Aucun ne nous était destiné. Hélas, pour nous décrire, les humains se sont surpassés. Et nous, les rebuts du Terrain, nous ne sommes que des machins de cirque, des petites rigolotes, à peine des emblèmes au coin de la rue. Entrez, entrez, voyez les baleines de bassine, les loups tremblants comme des lapins, les souris qui chantent, les ours plats, les nageoires à oreillettes, les chiens, chevaux, chats à bascule, les chenilles qui fument. On ne peut pas dire que tout ça ferait une Arche. Noé, sur la mer avec nous? Encore leurs légendes qui ne se réalisent pas.

Mais nous n'avons besoin ni de Noé, ni d'une Arche. Encore des promesses humaines infondées.

Et pourtant s'ils savaient. Que chacun de nos poils et chacune de nos plumes, notre cuir, notre fourrure qu'ils nous volent, contient un condensé d'âmes. On dit « petites », en parlant d'elles, mais on ne sait rien. On dit « nocturnes », mais c'est juste par crainte de la lumière. Car alors, on serait ébloui par ce jaillissement d'âmes. Cette incomparable richesse de vie, comme disent les humains en parlant de tout et de n'importe quoi. Des âmes qui ne connaissent pas la méchanceté. Qui sont, tout simplement. Toujours en mouvement. Actives. Concernées par la bonne marche du monde. La bonne marche d'un monde sans profits, sans monnaie. N'est-ce pas ce qui t'avait le plus effrayée dans la ville, Joséphine, quand tu te cachais dans ma poche ? Ce besoin de la quantification et de la catégorisation des choses.

Cette poche était pour toi le meilleur moyen de transport et le plus sûr. Les autres humains n'en avaient pas du tout conscience. Tu y as appris beaucoup, et ce que tu as appris t'a bouleversée, tout comme moi.

Nous, même nous, les souris, si petites, si inoffensives, nous faisons partie des nuisibles. Comme ça nous a attristées ! Mais à qui pouvions-nous bien nuire ?

C'est pourquoi, j'ai décidé que ça suffit. Que la coupe est pleine. Qu'il est temps de préparer un plan.

C'est dans l'apparence que j'ai d'abord creusé. Retourner dans le monde est impossible, nous n'y avons plus aucune place. Ou alors, sous forme d'archives, de spécimens, d'échantillons. Nous évaporer ou disparaître sans laisser de traces est hors de question. C'est cette trace que nous laisserons qui est importante.

Seul, je ne peux pas grand-chose et encore moins sous cette forme. C'est ainsi que j'ai échangé mon corps de souris contre celui d'un étrange animal qui traverse parfois le Terrain d'un air accablé, avec l'air de celui qui a toutes les peines du monde à se supporter. Le Terrain est plein de ces individus. En l'observant, j'ai vite compris l'avantage à tirer d'une telle apparence et j'ai longtemps été étonné qu'il ne semble pas s'en apercevoir lui-même.

« Échange ton apparence avec la mienne »

lui ai-je soufflé, au moment où il passait en se traînant. Il a pivoté tout entier vers moi, et m'a regardé avec effroi. Je ne sais à quel niveau les scientifiques l'avaient laissé quant à son développement intellectuel. Pensait-il? parlait-il? Je ne voyais rien, ni gueule ni bec dans ce qui lui servait de tête. Il semblait être resté à un stade entre l'animal et le légume. Un corps long et étroit, sans cou. Un monstre sans cou. Blanc comme la céruse. L'œil sombre et comme fardé. Plâtré des pieds à la tête, d'une sorte de poudre de riz en couche épaisse. Tout blanc, enfariné, sauf les yeux, griffés de noir. Une colonne en marche. Le pauvre semblait terrorisé. Était-ce parce qu'il ne savait comment procéder? Ou bien parce que c'est une chose absolument interdite dans le Terrain? Ni échange d'apparence, ni copulation, ni mise en ménage. Nous devons affronter notre tourment éternel dans la solitude, tels que les scientifiques nous ont conçus. Et soudain, je lui proposais un semblant de délivrance.

« J'ai besoin de ton corps pour un court moment, n'ai crainte, tu reviendras à toi », ai-je soufflé.

Il se courba alors légèrement et je compris

qu'il acceptait. Il était si content de ressembler enfin à quelque chose de presque normal, une souris, une simple souris.

Je me suis glissé en pensée dans ce long corps. Sa matière était douce et duveteuse et je m'y suis presque noyé, tant l'espace à parcourir était vaste. Cela ne m'était plus arrivé depuis que j'ai définitivement abandonné mon corps d'humain. Et celui-là mesurait plus d'un mètre, ce qui est très grand pour nous.

Mais pour réaliser la première partie du plan, il me fallait quelques autres accessoires. La robecape rouge d'une certaine Joséphine. Et m'entourer de trois ou quatre animaux hybrides, d'autres rebuts, mais ne manquant pas d'une certaine classe. Manière noire, manière blanche et manière animale. Rouge comme la viande dans l'assiette de la vie. Notre manière.

J'étais paré. Il me suffisait d'attendre.

Je n'ai pas attendu longtemps. Cette colonne blanche redressée, vêtue d'une cape rouge et balayant le Terrain de ses yeux charbonneux, on ne voyait que ça d'un bord à l'autre.

L'Archer a surgi. C'était inévitable. N'est-



ce pas son rôle que de tout entendre et tout voir ? Et devant ses yeux étonnés, je repris ma taille et redevins souriceau. Cet animal dégingandé était très utile pour attirer l'attention, mais son absence de bouche, de museau, de gueule ou d'une quelconque ouverture avait l'inconvénient de le rendre muet. Un inconvénient insurmontable dans mon cas. Il fallait que je parle. Avec tact, je fis signe à l'animal dont j'avais emprunté l'apparence qu'il pouvait reprendre sa marche, mais il resta là près de moi, indécis, peu rassuré par le cours des événements, mal à l'aise dans son grand corps rigide.

Pourtant, tout ne se passait-il pas comme je l'avais prévu ?

L'Archer m'a cueilli dans sa main immense. Ces mains monstrueuses qui lui ont été greffées, il y a si longtemps. À ces époques où les humains s'amusaient à nous rendre de plus en plus artificiels.

Croisements d'espèces, hybridations, la plus grande partie d'entre nous vient de là. Mais ce grand oiseau aux bras et aux mains humaines, c'est ce qui nous a toujours le plus attristés. Si nous avons pu encore souffrir, nous aurions souffert avec lui. Il faut se sou-

venir des temps où l'Oiseau-Archer passait parmi nous, nous montrant ses mains, nous expliquant qu'elles lui étaient utiles pour tirer à l'arc. Et nous lui sourions avec douceur car nous savions bien qu'il ne tirait pas à l'arc, pas vraiment. Juste un simulacre pour actionner le mécanisme de la porte.

Il m'a emportée aux confins du Terrain. Nous avons traversé les étendues de pacotilles et de débris. Et je fus encore une fois étonné par le peu de soin apporté à ce lieu. Nous sommes allés jusqu'à la lisière. Il m'a montré le bord.

« Je pourrais te jeter par-dessus bord », a-t-il dit, avec cet air intraitable qu'il aimait prendre pour nous subjuguier. (A-t-il soupçonné parfois que nous faisons seulement mine d'en être effrayés?) « Tu as enfreint toutes les règles. Tu m'entends? Toutes. Sauf celle de la copulation. Mais ça... » Il signifia par un geste, que ça, évidemment, ici, dans le Terrain, ce n'était pas même envisageable.

Il m'observait. Ça lui était beaucoup plus facile qu'à moi. Moi, je ne voyais que les plis du bas de sa toge. Lui, il avait baissé sa tête d'oiseau vers moi et me contemplait à loisir.

Puis il me fit signe que je pouvais lui par-

ler, que si j'avais quelque chose à ajouter pour ma défense, c'était le bon moment, qu'il était la bonne personne. Bien que mon choix fût limité puisqu'il était mon seul interlocuteur. De cela aussi il avait conscience. Et ne crois pas que cela ne lui pesait pas. Il portait cette charge sans se plaindre, mais l'on voyait à l'inclinaison de son vaste dos d'oiseau qu'il en avait plein le carquois.

Je ne disais rien. J'attendais qu'il dépose ce poids porté depuis si longtemps. La bonne marche du plan reposait tout entière sur la volte-face de l'Archer. Et pour déceler cette faille en lui, je me fondais sur de maigres indices, des intuitions, trois fois rien. Pourtant, il n'y avait pas d'alternative. Sans sa complicité, nous étions condamnés à demeurer éternellement dans le Terrain. Quant à moi, je pouvais retourner dans l'au-delà, mais cela signifiait être séparé de mon peuple, sans espoir que cela change. Condamné à être tantôt ceci tantôt cela. Isolé. Seul hybride au milieu d'un au-delà surpeuplé. Asphyxié par le manque d'espace. Alors qu'ici, et ici seulement, rebut parmi les rebuts, je respire enfin. Un peu. Un tout petit peu. Grâce à ton souffle, Joséphine. Grâce à

ton chant silencieux. Aussi, à cet instant, devant l'Oiseau-Archer, sous son ombre, j'étais au comble de l'inquiétude. Il aurait pu me punir, me détruire, me jeter dans le vide. Mais de tout cela je n'avais crainte. Ma seule angoisse, à cet instant fatidique, était de me tromper. De me laisser abuser par mon intuition. Allait-il, ainsi que je le pensais, choisir de nous aider ou au contraire se complaire dans son rôle de juge? Comme s'il avait entendu ma dernière pensée, il me dit :

— As-tu peur? Ont-ils aussi instillé la peur en toi?

Je me gardais bien de répondre. Il laissa passer un long moment sans parler, que, de mon côté, j'occupais à siffloter, pour bien lui montrer que non seulement je n'avais pas peur, mais que j'étais bien moi, l'ami de Joséphine. Le mutant. Le siphonné. Celui qui l'avait tiré de sa rêverie chaque soir pendant toutes les années de sa vie terrestre. L'aphone. Le toussotant. Celui qui reprenait vie dans le Terrain, quand tous les autres s'y étiaient. Il eut un long soupir et c'est d'un ton tout différent qu'il se remit à me parler.

— Nous avons tous été embarqués dans cette aventure insensée : être un animal dans

un monde d'humains et, nous tous ici, avons payé un lourd tribut à leur science, un très lourd tribut. J'étais un privilégié comparé à toi, petite souris à petites pattes, trotinant dans les espaces réduits. Je volais très haut, je voyais très loin. J'étais rapide, implacable. Un prince des airs, comme ils disaient, alors qu'ils sectionnaient mes ailes et me greffaient des bras. Ils osaient dire ça. Ils ont coupé mes ailes. Leurs plumes ont été étudiées une à une, classifiées, analysées. Leurs pennes ont été rangées dans de grands tiroirs, mais la mémoire du vol n'a pas été tuée en moi. Et je me souviens. Pendant les longs très longs espaces de temps, passés à faire semblant de vous surveiller, je continue à survoler le monde. Je ne peux m'en empêcher. Je sais que plus rien n'existe de ce que j'ai vu, que les espèces sauvages s'éteignent et disparaissent. Mais c'est plus fort que moi.

Que sommes-nous? Pouvons-nous nous poser cette question? Pourrions-nous nous voir avec des yeux humains? Certes pas. Les miroirs, pour nous, ne réfléchissent que la lumière. Pour nous voir tels que les humains nous voient, il faudrait, comme eux, voir nettement au fond de cet objet, mais nous

n'y discernons qu'une chose vague. Aussi la vanité ne nous est pas coutumière. Ce serait plutôt l'inverse. Notre plus grande science ne nous a-t-elle pas été dictée par la nécessité? Je veux parler de la science de la disparition. Très haut dans le ciel, à l'abri de leurs fusils, ou très bas dans les souterrains, à l'abri de leurs pièges, nous explorons tous les secrets de l'invisibilité. Il en va de notre vie. Mais comme ils possèdent le monde, les espaces où disparaître se font de plus en plus rares. Et comme ils construisent un monde factice pour remplacer le monde auquel ils ne sont pas adaptés, dans cet avatar de monde, il n'y a de place que pour des avatars d'animaux.

Je sais ce que vous pensez toutes et tous, en me voyant passer dans le Terrain. Vous me plaignez. Parce qu'autrefois je volais, vous pensez que je suis le plus malheureux d'entre nous. Vous vous trompez pourtant. Si je suis misérable ce n'est pas à cause de mes ailes perdues. C'est ce qu'ils ont voulu faire de moi qui me répugne. Prédateur, je l'étais, cela, je ne peux le nier. Mais seulement pour me nourrir, comme tous les autres. Pourquoi aurais-je chassé mes semblables? Pourquoi aurais-je jugé mes semblables? Pourquoi

aurais-je décidé de les éliminer à cause de leurs actes ou de leurs pensées? Ah tu peux sourire! il y a de quoi. Je n'ai pas commis les meurtres pour lesquels ils m'avaient programmé. J'étais un oiseau, pas un assassin. Ici, vous vous méfiez de moi car vous croyez que j'ai accepté d'être votre juge. Toi-même, n'es-tu pas venu à moi pour me soumettre une requête? Pour t'en remettre à mon jugement? Tu es libre pourtant. Quelle que soit ta décision, je la respecterai. Il est temps d'abandonner ce lieu de notre honte, de notre déchéance. Cette réserve de rebuts où les humains viennent chercher des preuves et des spécimens. Je sais aussi que toi seul peux trouver le moyen. Comment je le sais? c'est mon secret. Il est possible qu'une fois, jadis, moi aussi je me sois égaré dans un récit nocturne. Il est grand temps de nous y replier et pour une durée non déterminée par leurs soins, cette fois.

Nous les animaux cabossés, les espèces hybrides et améliorées, nous nous en sommes toujours remis à toi. Tu es notre inestimable lien avec ce qui échappe aux humains, souriceau. Et Joséphine en est le reflet. Ce réservoir sans mots, sans pensées, sans intentions

où elle puise son chant silencieux, vous seuls en connaissez l'emplacement, et j'ai depuis longtemps deviné que c'est là que vous nous mènerez. Ne m'oubliez pas à cet instant. Ma flèche aussi peut être utile. Elle peut percer la matière qui nous limite. Ne l'oubliez pas quand viendra le moment.

Tout le temps de son discours, l'Archer avait baissé la tête. Avec la pointe de sa flèche, il faisait un petit dessin sur le sable. Un cercle percé, dilaté, qu'une flèche traversait, éventrait, ouvrant une brèche vers un au-delà vaguement indiqué par des grains de sable noir.

Il l'a, d'un coup, effacé et a plongé son regard dans le mien. Comme s'il guettait mon approbation. Puis il a tendu sa main monstrueuse vers moi et d'un doigt il m'a légèrement caressé la tête.

— Comme nous sommes devenues fragiles, a-t-il dit, tout en suivant le tracé de mon échine. Nous sommes pourtant cousus à même la peau d'un animal gigantesque, un cheval de Troie lancé dans l'espace, un monstre fait de toutes les fourrures plumes et peaux qu'ils nous ont volées. Un long très



long parchemin en peau de nous. Nous, les utilisables, les nuisibles, les indésirables. C'est peut-être ça qu'ils voulaient nous voler, ceux qui nous ont torturés. Notre petite âme nocturne. Nous, les nyctalopes. Nous, qui avons des museaux, des antennes, des becs, des yeux en miroir, tout en iris, tout en pierre de lune, en pierre de jaspé. Et c'est sur ce parchemin que la sentence est écrite. Et toi, cette sentence tu n'as nul besoin de la lire pour la connaître.

Il m'a alors saisi, et il m'a approché de sa grande tête d'oiseau. Je sentais son souffle sur mon museau.

— Me tromperais-je souriceau? As-tu besoin de lire cette sentence? Veux-tu retourner là-bas, d'où tu viens, et continuer à chercher la réponse? Ou bien, admets-tu la connaître?

Il m'a déposé sur le sol, m'a regardé encore un instant, puis il a enroulé sa cape autour de ses épaules, a ramassé son carquois et s'est éloigné à grands pas sautillants comme il en avait l'habitude.

Cette sentence je la connaissais. Je l'avais écrite moi-même il y a si longtemps, consignée dans le grand registre : Joséphine la can-

tatrice du peuple des souris, dossier numéro 6570001 a décidé de siffler, mettant fin par cette décision à toute possibilité d'en recourir au chant.

Les heures et les heures d'hésitations, d'accablement, de tous ces états par lesquels nous étions passés toi et moi, avant de tomber plus ou moins d'accord sur le sifflement, alors que je préconisais le couinement.

Toute possibilité? Était-ce bien cela qui était écrit dans le registre? Était-ce la loi édictée pour toi? Tu n'en as tenu aucun compte et en laissant éternellement en suspens la question d'un chant silencieux, du chant le plus silencieux que l'on puisse ne pas entendre, d'un silence au-delà de tous les silences, tu as acquis un pouvoir immense. Il est même probable que jamais il n'ait été donné un tel pouvoir à un animal.

Toutes les oreilles se sont tendues vers toi. La résonance sourde de ton chant était partout. Sous tous les bruits. Je dirais même que plus personne ne pouvait émettre le moindre son ou taper sur un simple bout de bois sans que ton chant ne vienne le troubler par le silence qu'il imposait.

Vers ce chant et dans un profond silence,

ils venaient. Le peuple des souris d'abord, puis tous les autres. Les vivants et les morts, les rebuts et les hybrides.

Et ils viendront ce soir encore.

Et je leur dirais : venez, approchez. Ce prodige, cette chose incroyable, va se réaliser sous nos yeux. Joséphine va chanter.

Elle va chanter les mille nuances de nos yeux d'animaux. De tous nos yeux répandus sur le ciel. Bien sûr, ce n'est qu'un ciel de Terrain, mais il n'en est pas moins incroyable. Hein, mes amis, n'est-ce pas incroyable, ce ciel tissé ? Tous ces regards palpitants d'animaux ? Insondables, vous en conviendrez ? Insondables.

Et sous ce ciel vivant, telle une vierge de Piero della Francesca, elle va déployer sa robe rouge et vous vous glisserez sur elle comme sur un radeau immense et elle chantera de sa voix silencieuse, de sa voix râpeuse, de sa voix rongeuse. Joséphine ! La cantatrice. Ce n'est pas rien. Admirez sa métamorphose. Voyez comme elle grandit sous la force de son chant, sa peau si blanche resplendit et ses petits yeux de rubis lancent des feux. Et ses pattes ! admirez ses pattes qui s'allongent jusqu'aux étoiles et brassent

des morceaux entiers de monde. L'illusion n'est-elle pas parfaite? Regardez bien, et écoutez, ça ne va pas durer. Nous allons tous nous amenuiser dans un instant et nous poser sur le satin de sa cape. Nous immobiliser enfin. Et elle, la cantatrice, les pattes haut levées, le museau en l'air, soutenant la note, sous un nuage de regards, entre les plis du satin rouge, sous les applaudissements, visée par la flèche de l'Archer, elle, Joséphine, la cantatrice du petit peuple des souris, va nous emporter, et son chant ne sera qu'invocation. Il dira les pleurs des âmes nocturnes, la cavalcade des animaux vers son immense robe rouge. Sa cape est si vaste et son souffle si puissant. Et le tissu se déploiera et déploiera encore. Debout, au centre de cette étendue rouge devenue immense, flottant sur toutes nos larmes mêlées, dans un grand flamboiement, elle tiendra la note les bras levés dans une pose sublime, et vous tous flotterez avec elle sur le velours rouge de sa robe. Vous tenant prêt. Et lorsque nous serons tous là, dans un grand moment de splendeur, le ciel du Terrain se teintera de tous nos yeux, nos regards d'animaux illumineront la vaste

toile peinte et les larmes cesseront de couler. Alors, l'Archer percera la brèche.

Et comme un puits tari d'un coup, le monde se videra de tous ses animaux.

Les humains resteront entre humains. Face à leurs erreurs. Sans doute tenteront-ils une dernière fois d'en tirer la leçon. L'ultime leçon. Ce qu'ils en feront est sans importance, car nous serons loin. Et le récit de Joséphine se repliera comme une voile sur elle-même et, enfin, viendra le repos.